

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930-1931 N° 87

UN MALADE DE TALENT

HENRI HEINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 26 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean BASTARD

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé d'Hygiène et de Microbiologie

Né le 4 Juillet 1906 à FORS (Deux-Sèvres)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930

Un malade de talent HENRI HEINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41545319_0102



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930-1931 N° 87

UN MALADE DE TALENT

HENRI HEINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

c' est soutenue publiquement le 26 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean BASTARD

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé d'Hygiène et de Microbiologie

Né le 4 Juillet 1906 à FORS (Deux-Sèvres)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930



PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire M. L. HUGOUNENQ
Doyen M. J. LEPINE
Assesseur M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART.
Physiologie	LATARJET
Pathologie Interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe MM. VALLAS
— — — Propédeutique de gynécologie CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique MM. THEVENOT (Léon)
Puericulture et hygiène de la première enfance RHENTER
Chirurgie expérimentale TAVERNIER
Applications du radium NOGIER
Stomatologie TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	VERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOURT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
CHALIER (André)	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
	MANCEAU	POLLOSSON	REBATTU ch

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. GUIART, président ; CORDIER, assesseur ;
GATÉ et MORENAS, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA CHÈRE MAMAN

Faible témoignage de ma profonde affection.

A TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GUIART
*Professeur d'Histoire Médicale et de Parasitologie
à la Faculté de Médecine de Lyon
et à la Faculté de Cluj (Roumanie)
Chevalier de la Légion d'Honneur*

Il nous a inspiré le sujet de cette
thèse, dont il nous a fait le grand
honneur d'accepter la présidence.

Ses directives nous furent pré-
cieuses.

Nous le prions d'agréer l'hom-
mage de notre respect et de notre
gratitude.

A MES JUGES

A MONSIEUR LE DOCTEUR CHRISTY
Chef de Clinique Psychiatrique à la Faculté

Dont nous aimons la finesse et la distinction de l'esprit. Il nous a conseillé et guidé avec une parfaite complaisance aux chapitres de notre thèse à allure neurologique ou psychiatrique. Il nous a accueilli toujours de façon affable.

Qu'il veuille accepter nos remerciements les plus vifs et les plus dévoués.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
ET DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

A MES CHEFS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR EHRHARD

Doyen de la Faculté des lettres
Chevalier de la Légion d'Honneur

Nous lui saurons toujours un gré très vif du grand honneur qu'il nous a fait en s'intéressant à notre travail, pour sa complaisance toujours égale à notre égard lorsque nous nous présentions chez lui en quête de conseils.

Qu'il nous permette de lui exprimer ici tout notre dévouement et tout notre respect.

Avant-Propos

« Il existe, a écrit quelque part M. Thibaudet, toute
« une littérature médicale sur la nature des écrivains
« et des artistes ; elle est d'une misère lamentable
« et le seul nom de docteur placé sur un livre de ce
« genre, nous met en fuite, parfois injustement, et
« nous fait invoquer le secours de Molière. »

A vrai dire, on s'explique mal une telle sévérité pour le disciple d'Esculape qui s'aventure dans le domaine des lettres. Y aurait-il chasse en terrain prohibé ? Il ne le semble pas, et M. C. Mauclair, dans un beau livre sur Heine, nous invite à collaborer avec la critique littéraire (1). D'ailleurs, on ne peut contester au médecin ce droit de dire, comme le personnage de Térence :

« Homo sum : humani nihil a me alienum puto ».

L'idée de diagnostics rétrospectifs n'est pas neuve. Il y a sans doute là une manie aussi innocente que celle d'élaborer ces « vies romancées » dont s'encombre l'étalage des libraires, synthèses parfois brillantes, où revit un être en partie exact, mais dont la nature se complique de nouveaux traits, puisés par l'auteur

(1) C. Mauclair, *La vie humiliée d'H. Heine*.

en lui-même, pour animer à son son image un héros avec lequel il se sent de secrètes affinités.

L'analyse médicale d'un écrivain ou d'un artiste, malgré son aridité et son inélégance, retrace peut-être avec plus d'exactitude l'aspect d'une physionomie illustre. Puisant ses éléments dans le réel, s'interdisant toute interprétation poétique, elle contribue modestement à restituer la vraie figure du sujet et, par suite, elle facilite l'interprétation de l'œuvre qu'il ne faut pas isoler de l'homme.

Qu'on ne nous accuse pas, d'autre part, de vouloir à tout prix considérer le génie comme une manifestation morbide. Si, pour Sénèque, il confine à la folie (2), de l'avis de Ch. Maurras il constitue « le comble du bon sens ». En tout cas, il faut reconnaître qu'un tempérament parfaitement équilibré est un phénomène en somme assez rare chez les poètes de renom. Personne ne nie aujourd'hui les névroses de Musset ou de Baudelaire, ni chez Edgar Poë l'influence de la dipsomanie sur ses chefs-d'œuvre macabres, d'où s'exhale comme une vapeur d'alcool. Quant à Henri Heine, auteur de l'immortel « Intermezzo », et dont on s'apprête à célébrer à Paris le souvenir, bien des détails en lui intéressent le médecin, qui eussent mérité d'être retracés par une plume plus experte que la nôtre. Le seul souci de la vérité nous a guidé, soit qu'elle éclate au grand jour, soit qu'on la devine, suivant une expression de Cabanès, « à la lueur des intuitions furtives ».

(2) *Nihil magnum ingenium sine mixtura dementie.* (Sénèque).

En marge de ce modeste essai, un agréable devoir nous incombe, celui de remercier tous ceux qui nous facilitèrent la tâche. Notre gratitude va d'abord à Maître A. de Tréverret, notre beau-frère, auquel nous attachent les liens d'une solide affection. Nous avons pu apprécier depuis longtemps la finesse de son esprit et la qualité de son érudition. Ses conseils nous ont été précieux. Nous remercions, avec un vif plaisir, notre ami le Docteur J. Hannequin, qui nous aida dans nos traductions avec cette complaisance charmante qui lui est habituelle; le Docteur Fischer, aimable frère d'Alsace, pour qui la langue et les mœurs allemandes n'ont pas de secret; notre ami le Docteur Le Bihan, au talent et à l'amabilité duquel nous devons le beau portrait qui figure au début de notre travail.

Et voilà que notre vie d'étudiant est finie. Au moment de quitter l'Ecole et d'abandonner les murs sévères de la vieille Faculté Lyonnaise, nos pensées s'en vont, non sans un soupçon de mélancolie, vers tous ceux qui furent nos Maîtres, nos amis ou nos camarades.

Introduction

« Je suis né au bord du Rhin, à Düsseldorf, qu'occupèrent les Français depuis 1806 jusqu'en 1814, de sorte que, dès mon enfance, j'ai respiré l'air de la France (1) ».

Henri Heine a traduit, dans son « Tambour Legrand », l'impression profonde exercée sur lui par l'arrivée des Français et l'apparition soudaine, devant ses yeux d'enfant, de la grande figure de Napoléon.

Ces circonstances devaient avoir une influence capitale sur son esprit et sur son œuvre et contribuer à faire de lui « le plus français des poètes allemands ». Si nous nous plaçons ainsi à mettre en lumière la francophilie d'H. Heine, c'est pour justifier de notre sympathie envers un écrivain d'un aussi aimable talent. Rien de plus poétiquement vrai que ces mots de Théophile Gautier : « Si le clair de lune allemand argentait l'un des côtés de sa physionomie, le gai soleil de France dorait l'autre ». De là tout le charme de son œuvre, un reflet mystérieux du songe

(1) Lettre autobiographique à Philarète Chasles (15 janvier 1835).

germanique, du Rhin, de ses vieux burgs, de ses ondines, de ses génies..., curieusement allié à la verve d'un Rabelais, à la raillerie d'un Voltaire. C'est ce contraste qui fait l'attrait de tout ce qu'il écrit : il y a en lui deux hommes, l'un qui souffre et l'autre qui se regarde souffrir avec une ironique pitié. A l'image gracieuse ou tendre succède invariablement la raillerie, le sarcasme brutal ou cynique : on dirait qu'il rougit d'avoir révélé un instant son être intime. Parallélisme antithétique où l'on retrouve peut-être comme un écho lointain de la poésie hébraïque, car Heine, on le sait, est de naissance juive, sa vie et son œuvre en portent une empreinte certaine. Il tient de sa race cette résignation stoïque et cette sorte de fatalisme qui semblent être un caractère distinctif d'Israël habitué à courber l'échine pendant plusieurs siècles sous de constantes persécutions.

Par cette faculté d'abstraction, ce pouvoir de dissocier l'esprit et le cœur, Heine devait plaire logiquement à ses contemporains, si épris de contrastes romantiques et, de fait, il a été aimé et apprécié chez nous par les littérateurs de son époque. Il se lia d'amitié avec A. Dumas, Th. de Banville, Théophile Gautier, G. de Nerval, J. Janin et bien d'autres. On le vit souvent dans les salons où fréquentaient V. Hugo, A. de Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Balzac, George Sand, A. de Musset. Il fit partie de cette pléiade d'écrivains recrutés par Buloz pour collaborer à la « Revue des Deux-Mondes ». A tous ces titres son œuvre nous intéresse particulièrement, nous Fran-

çais. Si dans son cœur il conserva toujours un profond amour pour sa patrie d'origine, il n'est pas douteux qu'il a aimé notre pays, où il a passé la moitié de son existence. Dans son caractère que de traits communs avec l'âme française : finesse, ironie, élégance, amour du vrai, de ce qui est sain, de ce qui est beau ; son œuvre nous captive et nous émeut : sous un persiflage de surface on sent les battements d'un cœur ardent et sincère. Son ironie n'a pas la sécheresse de celle d'un Voltaire : comme Musset auquel on l'a souvent comparé (2), il sourit pour cacher ses pleurs. Mais il vient une heure où la souffrance est trop forte, et l'auteur du « Romancero », tout comme le poète des « Nuits », laisse échapper un sublime sanglot.

Car Heine a souffert toute son existence, moralement et physiquement. Déception amoureuse qui blessa son âme au matin de la vie et contre laquelle il ne sut jamais réagir — « amour qui manque, vie manquée », dira-t-il — persécutions que lui infligèrent ses compatriotes à cause de sa race, de ses idées, nostalgie de l'exilé qui, forcé de quitter sa terre natale, en conserve un regret poignant au fond du cœur. Il a souffert aussi dans son corps : ses dernières années ont été un martyre atroce de tous les instants. Il s'est enfin éteint à 56 ans, quittant sa « tombe de matelas » où il gisait inerte et déjà plus qu'à moitié mort depuis de longues années, pour goûter enfin le suprême repos dans son caveau du cimetière Montmartre, à Paris.

H. Heine est un malade et un malade admirable,

(2) Paul Bourget. Etudes et portraits.

c'est à ce titre surtout qu'il nous intéresse. A vrai dire, sa maladie n'est pas un simple épisode dans sa vie. Un tempérament morbide, qu'il doit pour une part à son hérédité, l'afflige prématurément, gâtant ses années de jeunesse avant qu'un mal acquis empoisonne à jamais son âge mûr. « Pour comprendre ce que souffrit ce grand poète et lui pardonner ses défauts, être critique littéraire ne suffit pas, il faut être médecin (3) ».

(3) Docteur Eifer. «L'ataxie d'H. Heine ». *Nouvelle Revue de médecine et de chirurgie*.

CHAPITRE PREMIER

Hérédités

Henri Heine est né à Düsseldorf, en 1799, au n° 602 de la Bolkerstrasse, dans une chambre obscure où, dit-on, l'on accédait par une échelle.

« Mes ancêtres, écrit-il, ont appartenu de père en « fils à la religion juive ; je ne me suis jamais enorgueilli de cette origine ». Le plus ancien représentant que l'on connaisse dans sa lignée paternelle est Heymann Heine, un marchand établi dans le Hanovre, vers le milieu du XVIII^e siècle, marié avec la fille de Meyer Simon Propert, un confrère d'Altona. De cette union naquirent six garçons et deux filles, et comme Heymann Heine n'avait que ses enfants pour toute richesse, de bonne heure les garçons partirent à l'aventure avec une fortune diverse. Isaac émigra en France, épousa une Française, eut lui aussi une nombreuse famille, mais finit sa vie dans la misère, à Bordeaux. Samuel, resté célibataire, mourut jeune. Henri s'établit à Hambourg, où il acquit de la réputation

comme agent de change. Meyer fit un riche mariage à Schwerin, et deux de ses fils réussirent comme médecins. Salomon, celui qu'on citait comme modèle dans la famille, parti avec seize « groschen » dans sa poche, amassa à Hambourg une grosse fortune et devint le banquier le plus considérable de la ville. Mais le malheur s'acharna sur les siens : notons que ses enfants moururent tous jeunes ou en bas âge.

Quand à Samson Heine, son principal mérite est d'avoir été le père du poète. Né en 1764, dans le Hanovre, il apparaît à travers les récits des biographes comme un homme assez médiocre. Jusqu'à son mariage il exerce les fonctions de fournisseur aux armées d'un petit prince d'Allemagne. Grassouillet, les mains potelées, d'une beauté efféminée, il manque, dans son allure, de virilité et de caractère. Sa *sensualité* est grande. Il montre un penchant immodéré pour les femmes, les chevaux, les chiens et le jeu, et tout en faisant mine de se poser en protecteur de l'art dramatique, il s'intéresse surtout à ses prêtresses (1). Gâté par une *incurable puérilité*, il se livre toute sa vie à des fantaisies scabreuses. Il aime à jouer au soldat, en souvenir de son premier état et se fait nommer officier de la garde civique à Düsseldorf, pour pouvoir parader dans les rues avec son bel uniforme bleu sombre aux parements de velours azuré. Il affecte d'ailleurs une gravité fort digne dans le maintien, simple effet d'un esprit le plus souvent *taciturne et renfermé* : dans ces moments-là il tient à passer pour l'un des

(1) Karpeles.

sept sages de la Grèce. Néanmoins ceux qui l'approchent ne sont pas dupes : dès qu'on le connaît, on voit qu'il n'est ni un Thalès, ni un Lampsaque « et que la cosmogonie ne trouble pas son sommeil (2) ». Il considère la musique, et à plus forte raison la poésie, comme un luxe inutile et il ne pardonnera cette infirmité à son fils que lorsque la renommée aura consacré son talent. Toutefois la gloire de Goethe l'inquiète : « Comment donc mon fils arrivera-t-il, répète-t-il souvent, si l'on ne cesse de parler de Goethe ? » En somme, c'est un *instable psychique*, sensuel et peu intelligent. Il meurt, âgé de 64 ans, à Hambourg, d'une « apoplexie nerveuse », d'après son fils Maximilien, sans doute d'un ramollissement cérébral, si nous tenons compte de l'état de déchéance organique et intellectuelle qui précède sa mort et que certains ont appelé démence (3).

C'est à Düsseldorf, où il est de passage avec l'armée du prince Ernest de Cumberland, que Samson Heine rencontre celle qui sera la mère du poète. On ne peut invoquer en regard des troubles névrotiques, d'ailleurs assez légers, de ce dernier, la disproportion d'âge des parents, comme on l'a fait pour Baudelaire (4) : Samson Heine a 35 ans et Betty von Geldern 28 ans, lorsque Henri vient au monde.

La lignée des Geldern est également de pure race

(2) Karpeles.

(3) Maximilien Heine proteste contre ce terme et ceci infirme une *démence sénile*, par exemple, mais une certaine déchéance intellectuelle chez Samson Heine avant sa mort va bien avec notre point de vue.

(4) Dr Skouras. Essai médico-psychologique sur Ch. Baudelaire.

israélite. Le patriarche de la famille est Isaac, un habile financier émigré de Hollande en Allemagne, vers 1700. Ce nom de « Geldern » semble être en rapport avec la richesse du personnage (5). Notre homme troque assez vite le « van » de son nom pour un « von » plus germanique. Il est bon et charitable pour ses coreligionnaires malheureux ; on ne relève aucune tare chez lui, ni chez ses descendants : ceux-ci sont riches et dûment titrés. Parmi eux beaucoup de financiers, quelques médecins. L'honneur d'avoir mis au monde notre poète revient à Peïra von Geldern, que les siens nomment Betty. Celle que Heine célèbre, dans ses écrits avec une piété si touchante, est une femme petite, mais bien faite ; elle jouit d'une santé robuste et d'un tempérament énergique et plein d'équilibre. Une instruction solide et une éducation parfaite ont assoupli et affiné son intelligence. Son érudition est grande, ce qui la rend un peu pédante : elle parle couramment plusieurs langues, s'éprend de rationalisme et, au cours de son existence, se familiarise avec les théories sociales. Peut-être a-t-elle de la vie une conception un peu idéaliste : elle montre pour Jean-Jacques Rousseau et son système une admiration enthousiaste, « ceci permet de douter de son bon sens (6) ». Son mari, homme futile et besogneux, se désintéresse de l'éducation de ses enfants ; c'est elle qui se chargera avec conscience d'élever Henri, Charlotte, Gustave et Maximilien. Déjà très affectée

(5) « geld » signifie « argent » en allemand.

(6) P. Gauthiez. Les grands écrivains étrangers : H. Heine.

par la mort d'Henri, son aîné et son préféré, elle mourra en 1859, trois ans après lui, au cours d'une épidémie de choléra qui l'emportera dans un âge avancé.

Des frères et de la sœur de Heine nous ne savons que peu de chose. Gustave mène une vie assez mouvementée ; tour à tour agronome, négociant, puis officier dans la cavalerie autrichienne, il finit par mourir journaliste. Maximilien est médecin : il exerce longtemps son art à Saint-Petersbourg. On lui doit des ouvrages médicaux et littéraires de quelque intérêt. Il a donné divers renseignements sur le poète, mais a détruit une partie des « Mémoires » de ce dernier, peut-être par dépit de ne pas y figurer. Il meurt en 1879, à 72 ans, d'une « paralysie cardiaque ». Heine parle peu de ces êtres assez falots que le sort lui a donnés pour frères : il les tient pour égoïstes et sots, nuisibles même. Il en va tout autrement de sa sœur pour laquelle il est plein d'une profonde affection. Charlotte (Lotte, comme il l'appelle) apparaît à travers les écrits de son frère comme une jolie fille, fine et cultivée, douée pour la musique et pour les arts et possédant au surplus un excellent cœur. Son fils sera ce baron de Embden, lettré distingué, qui a rassemblé la correspondance de son oncle sous le titre : « Heine intime ».

Il y a dans l'hérédité du poète, on le voit, assez d'éléments pour avoir permis sa distinction et son originalité, mais il y a aussi quelques nuances à noter en regard de ses tendances névrotiques et de sa maladie...

On a incriminé l'hérédité juive de coïncider souvent avec le neuro-arthritisme et diverses autres diathèses. Peut-être les mariages consanguins des israélites affaiblissent-ils la race à la longue, la prédisposant aux troubles affectifs ? Heine a beaucoup de traits qu'il doit à son origine, entre autres son caractère errant, son cosmopolitisme, son stoïcisme aussi et ce désir bien juif de cacher à autrui ses joies et ses souffrances. De son père il semble avoir reçu en héritage la beauté physique, l'aisance des manières, son bon cœur, mais il lui doit sans doute aussi son tempérament névropathique. Comme lui, il est un instable, il a sa constitution débile et son manque de caractère. Comme lui, il a une faible notion du réel, une absence fâcheuse de sens pratique. Chez le poète et chez son père on retrouve la même insouciance sensualité, le même goût du rêve et du fantastique. Mais tout ceci n'est sans doute pas à regretter. La production artistique naît dans la sphère affectivo-instinctive et ces anomalies de caractère sont intimement liées à son talent qui, sans elles, eût été moins personnel, moins pur peut-être, car la névrose se mêle parfois étroitement aux manifestations de l'art.

De sa mère (heureux contre-poids pour cette nature trop affinée), Heine tient tout ce qu'il y a de sain et de raisonnable en lui. Il a sa foi rationaliste, son horreur des conventions, des préjugés, de la creuse sensiblerie. Elle lui a légué enfin ce qu'il a de meilleur, son intelligence souple, la sûreté de son sens artistique. Il a bien senti tout ce qu'il devait à sa mère et

lui a voué toute sa vie une estime et une affection sans bornes. « Je suis persuadé au fond, a-t-il dit (7), qu'il « n'y a qu'un seul être au monde en qui un homme « puisse avoir une foi entière ; cet être, c'est sa mère ».

(7) Baron de Embden, « Heine intime ».

CHAPITRE II

Sa Vie

« Je n'ai pas eu beaucoup de chance en ce monde,
mais ma vie aurait pu être pire qu'elle n'est ».

(Lettre à sa mère. Décembre 1853).

L'existence de Heine se partage en deux parts presque égales entre l'Allemagne et notre pays. Au cours de son enfance qui s'écoule heureuse et fantasque dans ce grand-duché de Berg, « où régnait non seulement la France, mais l'esprit français (1) », il montre de bonne heure, en même temps qu'une intelligence vive et précocce, des instincts assez anarchiques ; à vrai dire, d'après ses historiens, l'éducation qu'il reçoit chez lui, bien que riche et variée, est peu faite pour développer symétriquement les qualités du cœur et de l'esprit (2). A peine âgé de 4 ans, il apprend à lire au moyen de lettres à la craie que lui trace sa mère sur la plaque vernie d'une grande cheminée an-

(1) Heine. Mémoires.

(2) Karpeles. Biographie de Heine.

glaise. A l'école, il s'assimile tout très facilement, mais se révèle brouillon et insupportable; incapable de demeurer un instant en place, mettant de l'encre dans le lait de son institutrice, mêlant du sable à son tabac... Il possède déjà une exubérance d'imagination et une maturité d'esprit étonnantes pour son âge et, vers sa dixième année, compose pour sa sœur Charlotte un conte fantastique, peuplé de cyclopes, de monstres et de spectres, qui fait l'admiration de tout son entourage.

Un jour, un camarade le blesse à la tête d'un coup de pierre et lui ouvre la « veine poétique » dont les effets se font sentir de bonne heure, puisqu'à 12 ans il compose sa première poésie. Il est alors externe au lycée de Düsseldorf, où son esprit reçoit, grâce aux maîtres qui y enseignent, une empreinte toute française. Mais d'autre part, son ironie, sa verve moqueuse ne sont pas toujours du goût de ses condisciples et, à certains jours, on le lui fait sentir à l'aide du poing, suprême argument de cet âge ; il se retire alors à l'écart, se sent pris de mélancolie et cherche à se consoler par les fantaisies du rêve des tristesses de la réalité. Son imagination avide de féerie l'incite à de fréquentes visites au grenier de l'oncle Simon de Geldern, où il flâne des journées entières, plongé dans des livres de sciences occultes. Et comme sous un coup de baguette magique, le décor se transforme à ses yeux; le rayon de soleil qui pénètre par la lucarne répand sur toutes choses une lueur fantastique, et la vieille chatte qui lui tient compagnie dans ce mystérieux asile lui semble une princesse enchantée prête à reprendre sa forme primitive, tandis que

le grenier va se transformer en un palais magnifique (3). Jeux séduisants de l'imagination qui ne sont pas sans influencer sur son tempérament : Heine est devenu nerveux, bizarre, sujet aux cauchemars nocturnes.

Adolescent, il aime tout ce qui est rare et extravagant et l'éveil des sens ne fait qu'exaspérer ce penchant. C'est alors qu'il se plaît dans la fréquentation de la nièce du bourreau, la rousse et marmoréenne Josépha, aux genoux de laquelle il passe de longues heures, écoutant ses chansons fantastiques et se grisant de leur tragique mystère. Par ailleurs il lit les œuvres de Spinoza et joue déjà à l'esprit fort.

Mais il faut choisir une carrière. Après un stage rapide chez un banquier, puis chez un épicier en gros, Heine quitte Francfort avec ce diagnostic : « Aucun talent pour les affaires ». Ce séjour, toutefois, ne lui aura pas été inutile : cette vieille cité, aux rues étroites et sombres, revivra dans le « Rabbín de Bacharach », avec son ghetto, tout grouillant, les jours de foire, d'une foule bariolée.

Le voici maintenant à Hambourg, chez son oncle Salomon, le riche banquier qu'on lui a donné pour exemple. Là, il va apprendre à souffrir ; à peine arrivé, il s'éprend avec fougue de sa cousine Amélie, belle fille blonde et froide ; mais elle, dédaigneuse, reste indifférente à l'amour de cet adolescent maigriot, aux façons bizarres, à l'œil inquiet et qui se dandine comme un canard quand il marche. — « Sie liebt

(3) Cf. Heine. Mémoires.

mich nicht ! elle (ne) m'aime pas ! », écrit-il à son ami Sethe, « cher Christian, prononce ce dernier petit mot tout bas, tout bas ! Dans les premiers il y a le ciel éternellement radieux, mais dans celui-là il y a l'éternel tourment de l'enfer ! ». Plein d'une ardeur désespérée, il erre par la ville, pâle, en démente, serrant sur sa poitrine dans un pendentif, des cheveux de Molly qui lui brûlent le cœur. Il va faire, à l'occasion de cette déception amoureuse, une phase aiguë de dépression : il devient pieux, ce qui a toujours été un mauvais signe chez lui. Cette aventure marquera son esprit de façon indélébile : son ironie, son pessimisme sont nés de cette meurtrissure sentimentale : il n'oubliera jamais celle qui sut lui inspirer son premier, son seul amour ; sous les traits d'Eveline ou d'Otilie, c'est toujours son fantôme chéri qu'il évoque, « la petite tête d'ange sur un fond de vin d'or du Rhin ».

Par réaction il cherche alors à s'étourdir et mène une existence, qui est de son propre aveu, « folle, dissolue, cynique et repoussante ». Selon toute vraisemblance, il contracte alors le mal qui l'a tué à petit feu. Mais son « élan vital » renaît peu à peu. Brouillé avec le négoce, il entre en 1820 à l'Université de Bonn, pour être avocat, puis, un an après, émigre à celle de Göttingue, d'où il sera exclu, « peut-être pour une maladie spéciale » (4). Il fait peu de droit, beaucoup de poésie, sans parvenir à secouer son ennui et finalement, en février 1821, il part tenter sa chance à Ber-

(4) Pierre Gauthiez, *Les grands écrivains étrangers* : H. Heine.

lin, séduit par la perspective d'une existence libre et sans frein. Tel un dandy parfait, il soigne ses cheveux, qu'il porte longs suivant la mode d'alors, il s'habille avec élégance, — jabots de dentelle, manchettes à petits plis, — monte à cheval et fréquente les salons littéraires : celui de Rahel de Varnhagen sera le berceau de sa renommée poétique. « Il nous était arrivé comme tant d'autres », nous dit celle-ci ; « il était fin et singulier. Je le comprenais, alors que les autres ne le saisissaient pas (5) ». Néanmoins il devient à la mode, le tour original de sa poésie plaît, mais les éditeurs sont encore réfractaires à l'enthousiasme. Enfin le 7 mai 1821, grâce au Professeur E. Gûbitz, la revue « Les Compagnons » publie quelques poésies de Heine. Tout de suite, louanges et critiques éclatent avec une égale véhémence. Un tel talent, même à ses débuts, ne saurait passer inaperçu. Mais chez cet être inquiet, la joie du succès est empoisonnée par la moindre censure, et les critiques l'abattent toujours plus qu'il ne convient.

Sur ces entrefaites lui parvient la nouvelle du mariage de Molly avec un riche « philistin » de Kœnigsberg. La blessure se ravive : Heine pleure de rage et sa rancœur s'exhale en railleries amères. Il commence à cette époque à souffrir de ces maux de tête, avant-coureurs du mal qui s'affirmera plus tard, et bien qu'en pleine maîtrise de son talent, il reste, malgré ses succès, triste et facilement découragé. En 1823 il publie ses tragédies et son « Intermezzo lyrique », véritable chef-d'œuvre. Au reste, fréquentant l'élite

(5) Lettre de Rachel de Varnhagen à Frédéric Gentz.

comme la pègre, il continue à mener une existence de folle débauche qui lui flétrit les traits et le fait se qualifier lui-même de « Chevalier de la Triste-Figure ». Avec cela, faisant de la politique au hasard, assez pour se créer des ennemis, dont les violentes attaques lui font déjà envisager Paris comme un refuge. Cependant il demeure en Allemagne et revient à Hambourg, l'âme désespérée. Sa sœur Charlotte va se marier, il se sent de plus en plus seul dans la vie. C'est alors qu'il se découvre de l'amour pour une autre fille de l'oncle Salomon ; l'aventure, cette fois, est banale : c'est Molly qu'il aime encore en Thérèse, mais ce second amour manqué lui fait affluer au cœur toute l'amertume du premier.

Ayant commencé des études, mieux vaut aller jusqu'au diplôme. De retour à Göttingue, en janvier 1824, « avec un mal aux cheveux lamentable, des hantises intolérables, une tristesse fantômale », il fait un peu de tout, hormis du droit, se plonge dans la métaphysique et les problèmes de la métempsychose, mais compose aussi des lieds exquis entre deux bâillements. Il lui tarde fort de quitter cette cité morose, où les bourgeois sont si rangés et les femmes si prudes, qu'à peine en existe-t-il une par la ville pour « enseigner la philosophie horizontale » !

En 1825, nanti du grade de docteur en droit, il se fait baptiser protestant, pensant ainsi mieux réussir à Hambourg comme avocat, mais il s'aperçoit bien vite que cet acte, sans grande dignité, constitue un impair, car il lui aliène les Juifs et ne lui gagne pas les autres. « Je suis baptisé, mais non converti »,

proteste-t-il, tout penaud. Plus tard, en 1838, une foi nouvelle lui venant, il s'affiliera à une loge maçonnique dont le Docteur Faultrier est vénérable. En matière religieuse, Heine, à vrai dire, fut assez fantaisiste durant toute sa vie. Avant que la maladie ne le terrasse, il donne à sa sensualité une allure religieuse, mais qu'il fasse profession de panthéisme ou de paganisme, l'unique divinité pour lui, c'est la Femme; sa religion, l'Amour.

Mais avec la souffrance et la déchéance, tout change, et l'inquiétude de l'au-delà pointe en son âme. Certes, le désir de placer un bon mot — il l'a éprouvé toute sa vie (6) — le pousse encore à voiler sa croyance sous une apparente ironie : « Est-ce la faute à la morphine ou aux cataplasmes, dira-t-il, je ne sais, mais cela est ainsi, je crois, de nouveau au Dieu personnel ». Contre la douleur, il recommande la prière mais la trouve inférieure aux moxas. Il voit dans le catholicisme « une bonne religion d'été à cause de la fraîcheur des églises ». En réalité, cette foi l'a toujours impressionné par sa majesté et la pompe de ses cérémonies. Mais aussi, circonstance qui chez Heine n'a rien d'étonnant, il est à noter que son goût pour le catholicisme lui vint en même temps qu'il s'éprenait d'une belle Madone peinte entrevue dans une église. La veille de sa mort, il plaisante encore ; comme on lui demande s'il est réconcilié avec Dieu : « Soyez tranquille, répond-il, il me pardonnera, c'est son métier ! » Mais ces natures ardentes

(6) L. Børne. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

sont, au fond, très religieuses : Heine est mort repentant de ses erreurs de jeunesse, et comme il le dit en quelques lignes fermes et graves de son testament, « croyant en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, dont il implore la miséricorde pour son âme » « immortelle... »

Jusqu'à son exil volontaire en France, peu de traits marquants dans sa vie. Sans cesse tourmenté par ses céphalées, il fait divers séjours sur les plages de la mer du Nord, cette « Nordsee » qui le calme et l'inspire ; nul mieux que lui n'a su sentir et exprimer l'âpre poésie des flots, leur murmure berceur, la plainte monotone du vent, interrompue soudain par le cri d'une mouette qui rase la vague...

A Hambourg, il végète, avocat sans causes et las de cet insuccès et des brimades qu'on lui inflige, il décide de s'éloigner de cette ville où il n'a rencontré que des déboires. Au printemps de 1827 il se rend en Angleterre, aux frais de l'oncle Salomon, « dans un but d'étude », mais ses observations s'exerceront dans un champ restreint : les mœurs des femmes de ce pays. Aussi revient-il complètement « vidé » (*sic*), physiquement et pécuniairement. Lassé, blasé, il revoit, non sans quelque émotion, sa cousine Molly, richement mariée, dont le contentement paisible le confond :

« Comment peux-tu dormir tranquille

« Quand tu sais que je vis encor?... » (7)

Il publie à cette époque son « Buch der Lieder »,

(7) H. Heine. « Le Retour », XXIII.

éternel honneur du lyrisme allemand et Molly le félicite de son talent. « Quand je t'ai dit mes souffrances, écrit-il dans son « Retour », tu as baillé sans rien dire. Je t'ai mise en de beaux vers et tu me fais grand éloge. » Son amour manqué le tourmente toujours, et ses maux de tête aidant, il a « un incendie dans le cœur et un complet épuisement du cerveau. »

En juillet 1828, le voilà en route pour l'Italie, où il s'adonne à des voyages d'exploration dans le monde des Dames galantes et cela avec une ardeur telle, qu'au dire des siens, son avarie daterait de cette époque, ce qui est sans doute inexact. Heine récolte sur la terre italienne assez d'impressions pour écrire la troisième partie de ses « Reisebilder ». Dans ses « Nuits Florentines », il atteste de ses pouvoirs amoureux et, plongé dans une fugace euphorie, croit vivre le temps le plus heureux de sa vie : « ivre d'orgueil et d'amour, il pousse des cris de joie sur les hauteurs des Apennins. »

Abattu un moment par la mort de son père, il se lance quelque temps après dans une lamentable affaire contre le hobereau versificateur Platen, qu'il accuse de mœurs inavouables. Celui-ci, puissant et riche, se vengera et rendra vite l'Allemagne des plus malsaines pour le poète. Au printemps de 1829, Heine quitte Hambourg pour Paris, brouillé avec tout le monde, y compris l'oncle Salomon.

A peine arrivé en France, loin de tout souci et de tout ennemi, il se laisse aller à l'enthousiasme : « O parfum de la politesse, délicieux comme la saveur de l'ananas, s'écrie-t-il, comme tu as fait du bien à mon

âme, saturée en Allemagne de fumée de tabac, d'odeur de choucroute et de grossièreté! » Au delà du Rhin on lui pardonne mal de telles boutades; pourtant il ne faut jamais prendre à la lettre ce que dit Heine; certes, il a aimé la France, hospitalière aux proscrits, mais son amour pour son pays a toujours été profond et éclairé. Les Français sont pour lui « le peuple le plus généreux du monde », leur langue celle « de la saine raison et de l'universelle clarté », n'empêche qu'aux jours sombres, il pleure de nostalgie en rêvant aux forêts et aux champs de sa patrie.

« O Deutschland, meine ferne Liebe.

« Gedenk ich deiner, wein'ich fast! »

A Paris, il est vite apprécié dans le monde littéraire. Sa renommée l'a précédé et sa conversation, — dans ses bons jours, — le fait nommer « l'homme le plus spirituel de l'Europe moderne ⁽⁸⁾ ». Ses bons mots lui servent d'introducteurs dans les salons. Il sait caractériser chacun d'un trait profond ou impertinent, spirituel ou méchant. A partir de 1833, il collabore à la « Revue des Deux Mondes » et ses articles reçoivent l'accueil le plus flatteur. Il vit alors avec sa maîtresse, qu'il a connue peu de temps après son arrivée, dans un de ces passages qui avoisinent le Palais de Justice. Elle se nomme Mathilde Mirat, c'est une « belle brune » comme on en voit à la caisse des grands cafés, avec des traits réguliers et des dents superbes. Heine aurait, dit-on, acheté à la tante les faveurs de la belle

(8) P^r Heller, Propos rapporté par Ph. Audebrand (Heine par ses contemporains) (P^r Houben).

pour la somme de trois mille francs (9). En tout cas, s'étant donnée ou vendue, elle lui dit : « Que tu m'aimes ou non, que tu m'épouses ou non, jamais je ne te quitterai, entends-tu bien ? jamais ! jamais ! jamais ! » Elle tint parole. En 1835, Heine l'épousera avant un duel, pour assurer, s'il meurt, le sort de « sa petite ». Sain et sauf, il proteste : « Qu'on sache bien que c'est le pistolet sur la gorge que mon bonheur s'est décidé ! » A d'autres, il écrit qu'il vient d'épouser « l'être beau et pur qui, depuis des années, vivait à ses côtés »... Mais saura-t-on jamais quand cet être instable est sincère ? Cette femme le tiendra en haleine par des goûts communs de la table et du lit. De nature incurablement vulgaire, elle ne goûte vraiment que la compagnie de la concierge ; sa plus brillante relation est Madame Arnout, « directrice de l'Hippodrome » ; avec cela jetant les plats à la tête de l'invité, baillant des giffles aux médecins de son mari comme honoraires. Son amour des perroquets est immense, en un temps, il est vrai, exempt de psittacose... De l'avis d'un contemporain (10), elle est « bête comme une oie ». « J'ai découvert en elle, dit Heine, une vague idée que mon nom est imprimé dans une revue, mais elle ne sait pas laquelle. » Il est d'ailleurs au fond tout fier de se savoir aimé, non pour son talent, mais « parce qu'il est bien » (11). Sans paraître souffrir de cet avilissement, il promène avec fierté son épouse, soufflette à l'occasion les étudiants qui la regardent de trop près. Néan-

(9) A. Weill. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(10) E. Grenier. Heine par ses contemporains. (P^r Houben).

(11) A. Lewald. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

moins, dans ses jours de spleen, la vulgarité de cette femme humilie son intelligence et choque son goût. « Je suis condamné à n'aimer que ce qu'il y a de plus bas, confesse-t-il... Comprenez-vous combien cela doit tourmenter un homme fier? » Les seuls mérites de la femme de Heine auront été ceux d'une garde-malade dévouée, qui comprit à la mort du poète, l'insigne fortune d'avoir vécu dans son intimité, en honorant décemment sa mémoire.

Après son mariage, Heine mène une vie fiévreuse de folle dépense. En 1837, il a pour vingt-deux mille francs de dettes, ce qui, pour l'époque, est assez coquet. Son éditeur Campe les lui paie en échange de l'abandon pour onze ans de ses droits d'auteur. A mesure que son mal progresse, il est pris pour sa femme d'une véritable rage amoureuse. Nous vivons très heureux avec Mathilde, écrit-il, c'est à dire que je n'ai ni jour ni nuit un quart d'heure de repos... Ah! l'amour platonique a du bon! » Mais ces abus sexuels, dans un état de santé aussi précaire, ont de l'avis de Gruby, abrégé sa vie de plusieurs années.

Les saisons passent. Il reçoit ses amis dans une chambre enfumée, dont une servante sourde ouvre la porte aux visiteurs et où femme et perruche jacassent à qui mieux mieux. « C'est la maison de Socrate, dit Arsène Houssaye, avec le perroquet en plus. » Malgré sa maladie, surmené, un séton au cou, Heine mène sa femme au bal le dimanche, comme un honnête commerçant. Le lundi, scènes de jalousie, « on se bat comme des charbonniers » (12).

(12) Alexandre Weill. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

A la fin de 1843 il fait un voyage à Hambourg, non sans prendre quelques précautions, car des mandats d'amener l'attendent en divers points de l'Allemagne. Il amène Mathilde aux siens, mais l'effet est désastreux d'emblée; aussitôt débarquée elle invective contre l'oncle Salomon qui, par mégarde, a laissé choir la cage du perroquet. Ces Juifs solennels demeurent pantois devant la liberté d'allures de cette grisette de Paris; celle-ci, de son côté, tolère à grand'peine leur voisinage pendant quatorze jours et part soudain en claquant les portes. Heine demeure encore dans sa famille un certain temps, pendant lequel il envoie à sa femme des lettres empreintes d'une étrange jalousie. En décembre 1844, l'oncle Salomon meurt, le frustrant presque entièrement d'un héritage qu'il dépensait par avance. A cette nouvelle il s'évanouit de dépit et quand il revient à lui il pleure à chaudes larmes, « les seules larmes qu'on lui ait jamais vues (13) ». Il obtiendra péniblement dans la suite une rente viagère de ses cousins de Hambourg.

Surviennent les événements de 1848, qui lèsent fortement les intérêts matériels et littéraires de notre poète. De là chez lui, une certaine humeur. « J'aime le peuple, dira-t-il alors, mais je l'aime à distance ». Tout l'esprit politique de Heine est là; avec ses tendances et ses goûts aristocratiques, son culte si intense pour la beauté, il ne sera jamais qu'un démocrate de salon. Dès qu'il faut passer à l'action, « c'est comme un enfant qui vient chasser les papillons en se jetant

(13) Alexandre Weill. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

dans les jambes de ceux qui combattent (14).» Il éprouvait une horreur instinctive pour les socialistes d'alors, « pour ces sombres iconoclastes, qui briseraient de leurs mains calleuses les statues de marbre personnifiant la beauté, qui abattraient les bosquets de l'aurier pour y planter des pommes de terre, qui banniraient les rossignols, chanteurs inutiles et qui envelopperaient le tabac des vieilles femmes de l'avenir avec les feuillets de son « Livre des Chants ».

De plus en plus malade, il vit dans une anxiété perpétuelle. Les journaux de son pays, ses compatriotes de Paris, le couvrent de boue en toute occasion. Mais malgré ses souffrances physiques et morales, il ne cesse de travailler et lentement les pages poignantes du « Romancero » voient le jour. Il publie ce chef-d'œuvre en octobre 1848 et en reçoit de son éditeur mille marks, vite engloutis par sa « dépensière », comme il appelle sa femme. La lente agonie continue : chaque année nouvelle déchéance. « Mon sort sera sans doute plein de diversité, dit-il, et cela offre quelque avantage. Quand tout à coup on se réveille sourd, on oublie pour un temps qu'on était déjà aveugle ! (15) ». En 1853, pendant un court répit à ses souffrances, il écrit « Les Dieux en exil », accueillis dans « La Revue des Deux-Mondes » par un beau succès. Puis le mal reprend son cours inexorable : Heine ne quitte plus sa « tombe de matelas ». Atteint d'une véritable manie des déménagements, il

(14) L. Børne. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(15) H. Laube. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

change plusieurs fois de domicile pour se fixer enfin à l'extrémité des Batignolles, au n° 51 de la Grande-Rue. Aux beaux jours, il se fait transporter sur la terrasse de sa maison, d'où il contemple avec un regard qui appartient déjà à l'autre monde, la foule qui grouille au-dessous de lui. Dans le soir montent vers le mourant les appels stridents des camelots de Paris. Les visites maintenant le fatiguent ; seule la compagnie d'Alexandre Dumas lui procure quelque distraction. Un jour le chansonnier Béranger, malgré ses 76 ans, monte s'informer de lui, ce dont il se montre très touché. Avec coquetterie il brave encore la maladie et trouve ces mots étincelants qu'il nommait ses « moribondages ». « Je suis un rossignol allemand qui a fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire », répète-t-il volontiers.

C'est vers cette époque qu'il connut Camille Selden, celle qu'il appelait sa « Mouche », la seule femme qui peut-être comprit jamais le cœur de Heine : aussi sa présence adoucira-t-elle beaucoup les derniers jours du poète. Mais la fin approche et il se sent infiniment triste devant la Mort, « cette méchante auberge dont on ouvre la porte avec une pelle ». Son âme erre déjà vers l'au-delà dans les hallucinations de l'opium, dont il abuse pour calmer ses souffrances. Puis la dernière nuit arrive. « Je suis perdu ! », répète-t-il. Il vomit sans trêve depuis trois jours et se tord dans les convulsions. Le soleil du 13 février 1856 se lève tristement dans la brume matinale. Le Docteur Gruby, qu'on a appelé, arrive et regarde Heine en silence avec tant d'expression que ce dernier de-

vine tout. — « Vais-je donc mourir ? », demande-t-il. — « Oui, répond le médecin, l'heure est venue ; vous m'avez fait promettre de vous le dire, et je tiens ma promesse ». — « Merci, ami », fait Heine. Emu jusqu'aux larmes, Gruby demande s'il n'a pas une dernière prière à lui faire. — « Oui, ma femme dort, ne la réveillez pas, mais prenez sur cette table les fleurs qu'elle a achetées ce matin. J'adore les fleurs ! Placez-les sur ma poitrine... Merci, merci encore ! » Et s'enivrant une dernière fois de parfums, il murmure : « Des fleurs ! des fleurs ! que la nature est donc belle ! (16) » Jusqu'au dernier souffle de vie, son esprit garda une vigueur et une lucidité peu communes, cette « morientium vaticinatio » dont parlent les Anciens qui voient là la certitude d'une vie future.

Il expira au petit jour, dans l'ombre glaciale, n'ayant pour toute compagnie, outre Gruby, que sa vieille garde et sa bonne, tandis que Mathilde dormait en paix, plongée dans son lourd sommeil de grosse femme.

Mais cette âme de feu ne pouvait sortir de ce monde sans jeter comme un suprême et fulgurant adieu. « Ce matin-là, dit Camille Selden, avec qui le poète avait tant d'affinités, j'eus un réveil singulier vers 8 heures du matin. J'entendis du bruit dans ma chambre : une sorte de frémissement pareil à celui que produisent aux soirs d'été, les ailes des papillons nocturnes qui entrent par les fenêtres et cherchent violemment une issue. Mes yeux s'ouvrirent, puis se

(16) Scène rapportée par le Dr Cabanès. *Chronique médicale*, 1899.

refermèrent aussitôt ; une forme noire se tordait, semblable à un gigantesque insecte, dans les premières lueurs du jour et cherchait en quelque sorte à s'échapper ».

Hallucination ou télépathie, qui peut le dire? (17). Pleine d'émotion, Camille Selden se vêtit en toute hâte et s'élança chez le poète..., on lui apprit qu'il venait d'expirer.

(17) Pour le P^r Lacassagne, on est là en présence d'une hallucination visuelle-type. Pour le D^r Marcel Baudoin au contraire, qui cite des arguments à l'appui de cette thèse, on est là en présence d'un cas authentique de télépathie. (D^r Marcel Baudoin, Un cas historique de télépathie: Pressentiment de la mort d'H. Heine).

CHAPITRE III

Sa maladie

« Oui, mon corps est malade, mais l'âme a peu souffert; fleur lasse, elle s'est un peu penchée, mais ne s'est point fanée; elle plonge encore ses racines solides dans la Vérité et dans l'Amour. »

H. HEINE (d-3-I-46).

Dès 1821, alors qu'il entre à peine dans sa 22^e année, H. Heine se plaint d'être sans cesse tourmenté par des céphalées tenaces qu'exaspère le simple tic-tac d'une montre (1). Deux ans s'écoulent sans amélioration notable, malgré le repos (2), les douches, les longues promenades dans la campagne, et indépendamment de quelques rémissions de courte durée, ces maux de tête ne quitteront plus le poète : à Londres ils lui interdisent tout sommeil huit jours durant et il a la sensation que « sa tête est enfermée en un cercueil de plomb ». Le printemps de 1830 lui montre

(1) Hermann Schiff. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(2) « On attribuait ses céphalées à un excès de travail ». Baron de Embden: Heine intime.

« qu'il ne fait pas seulement fleurir la peau des philistins (3) » ; ceci est nouveau, mais les manifestations cutanées ne sont pas rares dans l'histoire de sa maladie et il fera par la suite plusieurs cures à Luchon pour soigner « une espèce d'eczéma » (4) des plus intéressants à noter.

A Paris, sa santé ne s'améliore guère : il se sent très fatigué, avec un grand désir de repos ; à ses céphalées s'ajoutent des bourdonnements d'oreilles. Sa tête s'emplit d'un « brouhaha continu ». Ces symptômes l'abattent et l'angoissent, « il est obsédé de visions » et suit avec inquiétude dans le ciel le mouvement des nuages qui ont l'air de lui faire des grimaces. Ses nuits sont traversées de cauchemars : il rêve, nouveau Prométhée, qu'un vautour noir lui dévore le foie. Heine ne se modère pas pour cela. Il a toujours été porté à la débauche, mais celle-ci devient telle à cette époque, qu'on ne peut se défendre de penser à cette hyperactivité génésique que l'on rencontre au début de certaines affections de la moelle ou du cerveau. « Jour et nuit, écrit un de ses contemporains (5), il court après les plus vulgaires filles de la rue : il n'a plus que l'obscénité à la bouche ».

En 1832, un beau matin, voici que deux doigts de la main gauche lui refusent tout service, tandis qu'il se plaint par ailleurs de difficultés dans la marche ; malgré ces troubles, son état général n'est pas mauvais ; il mange de bon appétit, toutefois il a honte

(3) P. Gauthiez. Les grands écrivains étrangers: H. Heine.

(4) A. Weill. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(5) L. Børne. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

d'avoir les joues rouges et d'engraisser de façon peu esthétique. Il part à la mer et revient content des bains et du soleil, mais il lui faut bientôt déchanter : trois ans après, sa démarche est devenue franchement incoordonnée ; on le regarde dans son entourage comme atteint d'une paralysie des jambes (6).

L'affection dès lors va suivre implacablement son cours. En 1837, fait capital à noter, s'installent des troubles oculaires qui inquiètent vivement le poète : c'est au Havre qu'il s'aperçoit un jour que sa vue baisse ; il est myope, bien qu'il n'ait jamais voulu porter de verres, mais les maux d'yeux d'alors semblent dépasser le cadre de la myopie : ses pupilles sont inégales et celle de l'œil droit, en mydriase, prend tout l'iris (7). On consulte le Docteur Sichel, un bon ophtalmologiste de l'époque, qui diagnostique une ophtalmoplégie interne (8). Ultérieurement il prescrira des verres convergents à son malade pour lutter contre la paralysie de l'accommodation. Celui-ci montre de l'optimisme dans son malheur : « Je perds la vue, dit-il, mais, comme le rossignol, je n'en chanterai que mieux ! » Toutefois ses yeux, malades au début de façon fugace, deviennent de plus en plus mauvais, si bien qu'on appelle en consultation un médecin d'origine hongroise, le Docteur Gruby. Cet homme clairvoyant parle tout de suite d'une affection à la moelle épinière, mais on lui rit au nez, y compris Heine qui le regrettera amèrement par la suite ; c'est

(6) Dr Eifer.

(7) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

(8) Id.

que l'ataxie est encore bien mal connue : en 1851 seulement Romberg en indiquera quelques symptômes et il faut attendre Duchenne de Boulogne, pour en avoir une bonne description.

Quoi qu'il en soit, le moral du poète est bien bas et il se surprend à songer au suicide par le poison ou l'asphyxie ou, plus simplement, « au moyen d'une lecture où l'on meure d'ennui ». Pour comble de malheur, les muscles de la face du côté droit en viennent à se parésier de façon déplorable : « Hélas ! gémit Heine, je ne puis plus mâcher que d'un côté, plus pleurer que d'un œil ». Il ne peut plus siffler, « pas même la meilleure pièce de Scribe ».

En 1841, au retour d'une cure à Cauterets, il épouse sa maîtresse. En écrivant « Atta Troll », « il s'empiffre pour s'entraîner et mange comme six Français et même autant que trois Hambourgeois ». Mais il est déjà à demi-aveugle et ankylosé, son inégalité pupillaire augmente et ceux qui le viennent voir remarquent que ses pieds, qu'il soulève péniblement, traînent de façon fâcheuse, malgré les pantoufles brodées dont il les chausse. En 1842, il ne monte plus les escaliers qu'avec peine (9). Ses yeux vont un peu mieux peut-être, mais sa paralysie faciale demeure ; de plus il souffre toujours de maux de tête et fuit tout bruit avec soin. Son esprit est las : « Je me fais vieux », confesse-t-il (10).

L'année 1843 coïncide avec une nouvelle aggravation de ses troubles oculaires. Pour ne pas inquiéter

(9) A. Weill, Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(10) Lettre à sa mère. Heine intime (Baron de Embden).

sa mère, il ne lui parle plus de sa santé, dans ses lettres. D'ailleurs, le mauvais état de ses yeux le gêne fort pour écrire et des « crampes de gorge » l'empêchent de faire de longues dictées (11) ; puis l'année suivante, sa langue se paralyse, ce qui lui donne de grandes difficultés pour la conversation (12). Ses yeux sont dans un état épouvantable, malgré les bains de soufre et les séjours à la campagne. A un moment donné, son état devient même si alarmant que les Docteurs Roch et Sichel, peu optimistes, lui laissent entendre que sa fin n'est guère éloignée. Ces sombres prédictions affectent Heine assez désagréablement et lui font prendre en horreur les médecins, aversion que sa femme partage sans peine, au point qu'elle gratifie un jour d'une paire de gifles le Docteur Vertheim, célèbre hydropathe de l'époque, et ce dernier de s'enfuir épouvanté, de crainte de récidive !

Cependant la déchéance croît sans cesse et les maux d'yeux de Heine, avec quelques rémissions passagères, s'aggravent par à-coups. En novembre 1844, sa paupière droite est prise de ptosis et obture l'œil pendant trois semaines. A l'hiver, les médecins, auxquels il est revenu comme à un pis-aller, lui conseillent les eaux de Louèche.

C'est en 1845 qu'il est atteint d'un premier ictus, à la suite duquel il se laisse emmener à Barèges, sans grande conviction. Dès l'année suivante, ses plaintes, dans ses lettres, deviennent incessantes. La paralysie

(11) H. Heine. Lettre à Alex. Dumas

(12) Joseph Sami Tauber. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

faciale augmente et le mal descend maintenant vers le bas du visage, s'attaquant de préférence aux muscles qui entourent la bouche (13). Au cours de l'hiver il écrit à Ferdinand Lassalle (14) : « Je suis toujours très souffrant ; je n'y vois presque pas, et mes lèvres sont si paralysées que le baiser me devient impossible ».

Et le mal s'aggrave avec lenteur, par paroxysmes. Heine est pris de fréquentes syncopes, la marche lui devient de plus en plus pénible, tandis que dans les bras, puis par tout le corps, lui passent par instants des secousses effroyables qui lui tordent les muscles. Toutefois, bien que sa main gauche soit paralysée, il tend encore joyeusement l'autre à ses compatriotes qu'il rencontre (15). Mais insidieusement, voici qu'apparaissent des signes d'atteinte des nerfs bulbaires (16) : sa langue s'atrophie, au grand détriment de la netteté de sa parole ; il s'alimente mal, avec une mastication et une déglutition troublées ; de sa bouche paralysée s'écoule sans cesse un flot de salive, le goût est chez lui presque aboli et il se plaint de trouver une saveur de cendre à tout ce qu'il mange (17). De plus il suffoque et par instant sa dyspnée est si intense qu'il croit sa respiration prête à s'éteindre. « Mon opinion, écrit-il à son éditeur, est que je suis « condamné sans retour, mais que peut-être je vivrai

(13) Lettre de Heine à sa sœur (Baron de Embden. Heine intime).

(14) Le 11 février 1846.

(15) J. Sami-Tauber. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(16) D^r Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

(17) Lettre à Ferdinand Lassalle. Paris, 1846.

« quelque temps encore, un an ou deux au plus, mi-
« sérablement, dans une lamentable agonie (18) ».

On le voit encore se traîner par les rues, de la main relevant sa paupière pour apercevoir les gens qui passent. Son ataxie est extrême et un contemporain (19), qui l'entend marcher devant sa porte, a l'impression « de pas mal assurés, de quelque chose comme un trébuchement contre un obstacle posé dans le chemin, comme les tâtonnements d'un aveugle ». Il fréquente parfois les cabinets de lecture : l'un de ses vis-à-vis d'un jour le décrit ainsi : « ...L'un de ses yeux était clos, l'autre avait l'air immobile, il ne suivait pas les mots du journal, mais le journal était, au contraire, promené devant lui. (On ne peut pas mieux décrire une paralysie des muscles extrinsèques de l'œil.) Le pâle visage avait le charme que donne la souffrance stoïquement supportée et l'esprit qui transfigure (20) ».

Par moments son ironie le pousse à rire de ses maux : le 13 avril 1847, il écrit à Caroline Jaubert cette lettre d'une gaieté lugubre : « Quant à moi, je suis adonisé, à l'heure qu'il est, jusqu'au squelettisme. Les jolies femmes se retournent quand je passe dans les rues ; mes yeux fermés (l'œil droit n'est plus ouvert que d'un huitième), mes joues creuses, ma barbe délirante, ma démarche chancelante, tout cela me donne un air agonisant qui me va à ravir ! Je vous assure,

(18) Lettre à J. Campe. Tarbes, 1^{er} septembre 1846.

(19) Lewin Schücking. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(20) Stephan Born. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

j'ai dans ce moment un grand succès de moribond. Je mange des cœurs ; seulement je ne peux pas les digérer ».

Accablé sous le poids des douleurs physiques, il ironise quand même : « Mon corps est un ingrat, pro-
« teste-t-il, il me fait du mal, à moi qui n'ai jamais
« songé qu'à lui procurer du plaisir (21) ».

C'est au début de janvier 1848 qu'Henri Heine fit sa dernière visite à Caroline Jaubert, celle qu'il appelait sa « petite fée » et que Musset nommait sa « marraine ». Il s'était fait porter chez elle sur le dos d'un domestique, mais à peine déposé sur un canapé du salon, il fut saisi d'une de ces terribles crises qui persistèrent jusqu'à son dernier jour, avec « des crampes
« qui partaient du cerveau et se prolongeaient jusqu'à
« l'extrémité des pieds (22) ». On le calmait, dès cette époque, à l'aide de moxas saupoudrés de morphine, posés successivement et entretenus le long de l'épine dorsale. Heine a absorbé par la suite jusqu'à cinq cents francs par an de ce poison calmant ! Ce jour-là, au sortir de sa crise, le poète déclara qu'il allait se coucher et qu'il ne se lèverait plus, ce qui fut vrai, ou à peu près.

Au printemps, un peu amélioré grâce aux soins de Gruby, il veut s'essayer à prendre l'air et au cours de sa promenade, un désir le prend de se faire porter au Louvre, dans une galerie au rez-de-chaussée, où sont ces statues qu'il aime tant. Devant la Vénus de Milo il se plonge peu à peu dans une sorte d'extase : « Ah !

(21) H. Julia. Heine par ses contemporains (P^r Houben)

(22) C. Jaubert. Souvenirs.

« que ne suis-je tombé mort là-même, en cet instant, « s'écriait-il à ce souvenir. C'était une mort poétique, « païenne, superbe, celle que je méritais ! » Puis il ajoutait, avec son ironie habituelle : « Mais la déesse « ne m'a pas tendu les bras ! Vous connaissez ses « malheurs ? sa divinité est réduite de moitié comme « mon humanité. Or, en dépit de toutes les règles ma- « thématiques, nos deux moitiés ne pouvaient faire « un tout (23) ».

A compter de ce jour, il ne quittera plus son lit, sa « tombe de matelas ». Ses jambes sont devenues flasques comme si elles étaient en coton (24) ; quant à ses yeux, ils sont si mauvais qu'écrire une lettre lui coûte une journée de souffrances. Aussi ses plaintes se font-elles navrantes : « Je suis à bout..., la vie est pour moi perdue à jamais. Et pourtant j'aime tant la vie ! Plus de cimes de montagnes que je puisse admirer, plus de lèvres de femmes que je puisse baiser, plus de rôtis savoureux que l'on mange en compagnie de joyeux convives. Mes lèvres sont paralysées comme mes pieds et l'appareil digestif l'est aussi comme les émonctoires. Je ne puis plus ni manger, ni... ! (25).

Couvert d'abcès et d'ulcères, dont la nature est difficile à préciser, dévoré par l'eczéma, tourmenté par l'insomnie, il se gorge de morphine pour avoir quatre heures de repos : il en absorbe jusqu'à sept « gran » par jour, soit cinquante centigrammes environ (26)

(23) Caroline Jaubert. Souvenirs.

(24) Lettre de Heine à sa sœur (Baron de Embden: Heine intime).

(25) Lettre à Maximilien Heine. 1848.

(26) Le « gran » des apothicaires fait partie d'un système employé en Angleterre, en Allemagne et en Russie. Il faut deux

On ne le rase plus, parce que ses nerfs douloureux ne peuvent plus supporter le contact du rasoir (27), et se laver même lui est très pénible, tant la susceptibilité de son épiderme est grande. Des peurs le prennent parfois de sombrer dans la folie ou de devenir aphasique, mais son intelligence, on le sait, demeurera merveilleusement intacte jusqu'à la fin.

En 1848, il compose une sorte de « testament » poétique dans lequel il n'oublie pas ses ennemis et voici ses dispositions à leur égard : « Que ces dignes et très vertueux adversaires héritent de toutes mes infirmités et déchéances. Je vous lègue donc les *coliques* qui me tenaillent le ventre, ma *difficulté à uriner*, mes perfides hémorroïdes prussiennes, mes flux de salive, mes convulsions et ma maladie à la moelle épinière, présents dont le ciel m'a comblé ». Mais Heine n'est pas encore près de sa fin et il va mettre encore huit ans pour mourir. Constamment étendu sur une pile de matelas afin d'éviter tout dur contact, saisi de crampes effroyables dès qu'il tente un mouvement, aveugle, impotent, il traîne une existence qui n'est plus désormais qu'une longue agonie. Lorsque Gruby le revoit en 1849, c'est un pauvre corps décharné, « contracté et roulé en boule » que le médecin retrouve à la place de l'homme encore vigoureux qu'il avait entrevu jadis. L'atrophie de tous ses muscles est devenue considérable, son corps paraît être « celui d'un enfant de

« fount » 44 pour faire un kilogramme. Le « fount » d'apothicaire vaut 12 onces. L'once vaut 8 drachmes, le drachme 3 skrupul, le skrupul 20 gran. Il faut 13,8 gran pour faire 1 gramme: Heine prend par 24 heures *six fois la dose maxima du Codex*.

(27) A. Meisner. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

six ans (28). « Ses pieds, rapporte Caroline Jaubert, « pendaient inertes, ballottés, tordus, de façon que « les talons se trouvaient placés devant, là où devait « être le cou de pied ».

En 1850, il ressent des *douleurs terribles à l'épigastre* et pour moins souffrir il se tient tout recroquevillé sur lui-même (29). Une constipation opiniâtre l'afflige avec un ténésme intolérable. Après nombre de remèdes infructueux on lui prescrit maintenant du lait d'ânesse : « Si ma santé doit en profiter, écrit-il à sa mère, je suis tout disposé à avoir recours aux ânes ! » Néanmoins il ne s'illusionne pas sur son état et, au mois de novembre de l'année suivante, il fait appeler deux notaires pour leur dicter son testament. Il défend qu'on procède à une autopsie après son décès, mais demande qu'on prenne la précaution de lui ouvrir une veine avant de l'inhumer, parce que sa maladie « ressemblait souvent à un cas cataleptique ».

Une inflammation de la gorge le prend en 1853 ; il étouffe. Pour comble de malheur il lui vient au dos un anthrax qui nécessite une opération très douloureuse. Des élancements terribles lui passent dans les articulations et ses coliques sont impossibles à supporter ; pour arriver à le calmer, on répand de l'opium dans une plaie ouverte qu'il conserve au cou, mais la drogue, trop souvent employée, n'agit plus, même à doses excessives ; on essaye alors des lavements à l'éther, mais « quand on calme les nerfs en un point, ils recommencent leur sarabande dans un autre ».

(28) Caroline Jaubert. Souvenirs.

(29) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte

Le 4 mai 1854 il écrit à Alfred Meissner : « Quant
« à moi, je vais de pire en pire..., et le temps est pro-
« che où mon esprit, qui est encore solide et gai, suc-
« combera sous les souffrances physiques ». Néan-
moins, dans cet état digne de pitié, il s'efforce encore
de rassurer sa mère et de lui cacher son martyre :
« Tu ne saurais te faire une idée, lui écrit-il, comme
« le soleil, le bon air me font du bien. Hier, me sen-
« tant mieux que d'habitude, j'étais assis sous les
« arbres de mon jardin et je mangeais des prunes
« superbes qui, mûres à point, me tombaient d'elles-
« mêmes dans le bec (30) ».

Une toux spasmodique, convulsive, l'empoigne par
crises ; il ne peut plus uriner sans cathéter (31), et
pour assombrir encore ses derniers jours, voilà qu'il
devient sourd ; mais sa résignation semble croître
avec ses souffrances : « Mon corps souffre de grands
tourments, dit-il, mais mon âme est unie comme un
miroir ». Sous la douleur qui les affine et les ennoblit,
ses traits sont ceux d'un Christ aux yeux fermés (32).

Sa sœur vient de Hambourg pour le voir, en 1855.
Lui, avec ses sens exacerbés, pressent l'arrivée de sa
chère Lolotte, en la revoyant il délire de joie. Assis
dans son lit, parce qu'étendu il étouffe, il lui parle
avec lenteur des souvenirs radieux de leur enfance,

(30) H. Heine. Lettre à sa mère (31 août 1854).

(31) Jaloux un jour d'un petit chien qu'il voit satisfaire ses
besoins le long d'un arbre. Cf. A. Stahr. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(32) H. Heine, dans les derniers mois de son existence, ressemblait beaucoup à certaines images du Christ. Voir le portrait qui figure en tête de notre travail.

de leurs jeux au bord de la Düssel ; sa voix est déjà lointaine ; quand sa sœur le quitte, elle sait qu'elle ne le reverra plus : il s'éteindra en pleine connaissance deux mois à peine après son départ, ironique jusque dans la mort, léguant son corps aux vers « en regrettant de n'avoir que des os à leur offrir ».

.....

Mais en présence de tous ces signes, il nous faut maintenant tenter de formuler un diagnostic, puisque c'est le but que nous nous sommes proposé. L'opinion personnelle de Heine sur son mal est pleine de fantaisie et d'amertume : « Je laisse indécise la question de savoir si l'on a nommé ma maladie par son véritable nom, si c'est une maladie de famille ou une de ces maladies privées dont l'Allemand établi à l'étranger a d'ordinaire à souffrir, si c'est un ramollissement français de la moelle épinière ou une phthisie allemande de l'épine du dos ».

Les médecins, eux aussi, ont donné leur avis, mais avec un bonheur variable, semble-t-il. Pour le Professeur L. Mauthner, qui a le mérite d'avoir essayé le premier de reconstituer le mal de Heine, l'affection aurait débuté à la partie antérieure du cerveau, puis descendant le long des nerfs craniens, aurait gagné la moelle. Les facultés intellectuelles brillantes du poète seraient restées intactes grâce à l'intégrité de la substance grise (33). Pour Cabanès, il n'y a pas de doute possible : le mal de Heine est le même que celui d'Alphonse Daudet, de X. Aubryet : l'ataxie loco-

(33) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

trice (34) ; c'est aussi l'avis du Docteur Eifer (35). Enfin, pour le Docteur Rahmer, le poète est mort d'un « *tabes dorsalis* » (36). Un fait certain, c'est que l'affection est polymorphe : c'est ainsi qu'on a noté, par exemple, un ptosis à droite en même temps qu'une hémiparésie gauche. Dans ce syndrome neurologique chronique, il est difficile de faire la part des signes organiques et des symptômes névrotiques. Sans rien affirmer, sans tenter de diagnostic différentiel, il est permis toutefois de dire qu'il s'agit là très probablement d'un *tabès avec complications cérébro-médullaires*. Le tableau clinique est, en effet, dominé par des symptômes de la série tabétique. De plus, l'étiologie de l'affection ajoute encore, comme nous allons le voir, à la vraisemblance de ce diagnostic.

Ces céphalées précoces du poète, verrons-nous en elles des migraines, ou un accident névropathique d'ordre banal ? Par leur importance, leur ténacité et les accidents cutanés contemporains, ne traduiraient-elles point plutôt cette méningite subaiguë, torpide, qui précède la localisation du mal aux racines rachidiennes postérieures ?

Les douleurs atroces de Heine semblent bien être du type radiculaire. Nous n'avons pas de renseignements précis sur l'incoordination de sa marche, mais beaucoup n'hésitent pas à la qualifier d'ataxie : il montait les escaliers lentement, avec des hésitations

(34) *Chronique Médicale*, 1899 : H. Heine.

(35) Dr Eifer. Lettre à moi-même du 5 janvier 1930.

(36) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

et des tâtonnements de tabétique qui ne sent plus dans l'espace la position de ses os et de ses muscles.

Ses troubles oculaires sont des plus typiques : inégalité pupillaire par mydriase de l'un des yeux, coïncidant avec une baisse de la vue : paralysies, fugaces au début, de la musculature intrinsèque, puis extrinsèque de l'œil, ptosis, vision qui s'affaiblit progressivement jusqu'à la cécité, sans doute par atrophie optique. Heine n'a été aveugle que fort tard ; le « monsieur » fut-il alors assouvi, comme le voulait Charcot ? Le pauvre poète ne survécut guère, en tout cas, à la perte de sa vue.

Les troubles génito-urinaires classiques, nous l'avons vu, se retrouvent chez lui : dysurie, exacerbation génésique, puis l'impuissance (37).

Les crises viscérales du tabès ne manquent pas non plus. Il était souvent tourmenté par des « coliques intolérables ». Sur le tard, « ces crampes très douloureuses qu'il accuse à l'épigastre » sont peut-être des crises gastriques. De plus, ces vomissements qu'il a présentés avant sa mort (38) peuvent fort bien être en rapport avec la sclérose des cordons postérieurs.

Quant aux troubles moteurs, leurs rémissions fréquentes et aussi la notion que le mouvement n'est jamais entièrement aboli dans ses membres, sont en faveur d'un état d'impotence musculaire plutôt que

(37) Gérard de Nerval, à qui Heine conseillait le mariage, lui répondit : « On ne trouve pas toujours comme vous une Juliette aux yeux noirs, aux dents blanches et le reste... » — « Le reste ! s'exclama Heine ; que diable voulez-vous que j'en fasse ? La pauvre Juliette en est réduite à chanter depuis longtemps sur le balcon. » (Arsène Houssaye). Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(38) Voir plus haut « Sa vie ».

de paralysie vraie. L'atrophie de ses muscles, extrême dans ses dernières années, n'a été que fort lente à s'établir; « roulé en boule » dans son lit, il prenait alors, pour calmer ses souffrances, ces « attitudes d'acrobate » permises au tabétique par l'extrême laxité de ses muscles et de ses ligaments.

Mais un tel luxe de symptômes ne se voit plus guère de nos jours. C'est que le pauvre Heine ne bénéficia que d'une thérapeutique insuffisante. (Il ne faut pas trop attendre du traitement dans un tabes : on ne guérit pas un tabétique, mais par la médication spécifique on peut espérer arrêter l'évolution de l'affection.) Comme on ignorait la cause de son mal, on ne traita que les symptômes. Il fut condamné au système de Broussais, fort à la mode alors, mais ces purgations et ces saignées, dignes d'un autre âge, précipitèrent sa déchéance au lieu de l'enrayer. Les douches froides ou en jet brisé, les bains tièdes, la mécanothérapie, ses cures à Barèges, à Cauterets ou à Luchon, ses saisons à la mer du Nord elles-mêmes, dont il revenait content, n'ont point modifié le cours fatal de sa maladie, les pommades adoucissantes, les antispasmodiques non plus, ni les cautères. Le Docteur Wertheim lui administra à une époque de l'iodure de potassium (39) ; il ne bénéficia pas, en tout cas, des effets favorables de ce mercure que Baudelaire, atteint de syphilis nerveuse, vante à Poulet-Malassis, quatre ans à peine après la mort de Heine (40).

(39) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

(40) Lettre de Ch. Baudelaire à Poulet-Malassis, 16 février 1860 : « Rappelez-vous que tout traitement anti... est excellent et rajeunissant de sa nature et qu'il n'y a pas de traitement sans mercure. »

Et ceci nous amène à parler de la cause de son mal. Discuter l'étiologie d'un tabes semble, de nos jours, assez superflu. Mais les contemporains et les médecins d'Henri Heine se livrèrent aux hypothèses les plus variées. D'ailleurs, que n'a-t-on pas découvert jadis comme facteurs de tabes ? Pour A. Weill (41), le mal du poète daterait de la déception terrible qu'il ressentit à la mort de l'oncle Salomon, en se voyant presque entièrement frustré de l'héritage. Quant au Docteur Rahmer (42), il pense que l'affection est héréditaire, mais il voit un facteur favorisant dans les persécutions diverses, familiales, politiques ou religieuses que Heine eut à supporter. Dans ses « Petits Mémoires du XIX^e Siècle », Ph. Audebrand touche à la vérité, mais en se refusant à y croire : « De H. Heine, écrit-il, un virus innommé a fini un jour par faire une masse informe, couverte d'ulcères et tristement repliée sur elle-même. On a dit très méchamment que c'était à la suite d'un fait un peu semblable à celui qui a amené la mort de François I^{er} dans le donjon de Rambouillet... »

Oui, l'allure de l'affection ne trompe point et seule la syphilis soit donner un tel ensemble de symptômes. C'est d'ailleurs Heine lui-même qui nous renseigne le mieux sur ce point. Plus clairvoyant que les médecins de son époque, il se doutait que son mal était d'origine vénérienne, qu'une femme le lui avait donné. Dans son « Romancero », appendice au livre de Lazare, la « Femme Noire », ce poème fameux et symbolique,

(41) A. Weill. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(42) D^r Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

est le premier document où l'on accuse nettement la syphilis de donner l'ataxie (43). Ceci vaut d'être noté; Duchenne de Boulogne n'a fait qu'une discrète allusion à ce fait, seul Fournier, en 1875, lui donnera toute son importance. Mais écoutons le poète :

*La Femme Noire a pris ma tête et l'a pressée
Avec tendresse sur son cœur,
Et mes cheveux ont grisonné, trace laissée
Aux endroits mouillés par ses pleurs.*

*Elle a baisé mes yeux, et j'ai perdu la vue,
Elle a baisé mon corps, je suis paralytique,
La moelle de mes reins, avide, elle l'a bue
En sa succion diabolique.*

*Mon corps est maintenant un cadavre, où pourtant,
Prisonnier, l'esprit se démène,
Et maintes fois, la fureur le prenant,
Bondit, tempête et se déchaîne.*

*Outrages vains ! ton blasphème le plus méchant
Ne tuera pas même une mouche.
Supporte ton destin, essaye, moins farouche,
De prier, pleurer doucement.*

(Traduction inédite d'A. DE TRÉVERRET).

A quelle époque H. Heine contracte-t-il la « grande maladie », pour employer l'expression des Arabes ? (44)

(43) Dr Eifer. *Nouvelle Revue de Médecine et de Chirurgie*. L'ataxie d'H. Heine.

(44) Meurd el Kébir.

Si nous en croyions les siens (45), ce serait en 1828, à l'âge de 29 ans, au cours de son séjour en Italie, où les « Femmes Noires » n'étaient pas rares. Mais il devient ataxique dès 1832 ; ce tabes serait bien précoce. A notre sens, peut-être est-on en droit de mieux respecter les délais d'éclosion d'une syphilis nerveuse. A 20 ans, ses études sont interrompues « *par l'amour et autres maladies* » (46). Peu après, il est exclu de l'Université de Göttingue, « *peut-être pour une maladie spéciale* » (47). En tout cas, H. Heine a un lourd passé de débauche qui remonte à l'adolescence et il y a de grandes chances pour que sa syphilis ait été d'acquisition précoce. La contracta-t-il entre 17 et 20 ans, en ces années troubles où, pour oublier un amour malheureux, il chercha à s'étourdir dans la luxure ? Il parlait souvent d'une longue beauté qui avait su se l'attacher, à Hambourg et qu'il n'arrivait pas à oublier (peut-être à cause du principe de mort qu'elle lui avait transmis). « Partout je la vois, partout je la trouve », disait-il (48).

Mais chez Heine la fragilité héréditaire de son système nerveux et ses excès génésiques ont sans doute favorisé les ravages de la syphilis. Car la question de terrain, rejetée dans l'ombre au début de l'ère pasteurienne, reprend maintenant tous ses droits. On sait que les intellectuels, les surmenés des nerfs à la Heine sont des clients de choix pour la paralysie générale et

(45) Cf. Pierre Gauthiez. Les grands écrivains étrangers : H. Heine.

(46) Lettre autobiographique à Philarète Chasles.

(47) P. Gauthiez. Les grands écrivains étrangers : H. Heine.

(48) A. Lewald. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

le tabes. Est-il vraiment besoin d'invoquer un virus syphilitique neurotrope ? (49). D'ailleurs, de nos jours, grâce au traitement précoce et énergique des syphilitiques, les tabes se font rares aux consultations neurologiques. Celui de H. Heine, qui faute de soins appropriés, évolua librement, réduisant le poète aux consolations de la morphine, répond à ces descriptions cliniques qui semblent déjà d'un autre âge et qui tomberont peu à peu dans l'oubli.

(49) P. Ravaut. *Monde Médical* du 1^{er} juin 1930 : « Je ne crois pas qu'il y ait deux virus, l'un dermatrope, l'autre neurotrope; c'est dans l'insuffisance du traitement et dans le rôle favorisant du terrain qu'il faut rechercher l'affinité du spirochète pour le système nerveux. »

CHAPITRE IV

Un aperçu psychologique

« Le monde est absurde, et fade, et assommant; il exhale une odeur de violettes fanées. »

(H. HEINE, lettre à Varnhagen.)

A aucun instant de sa vie, H. Heine ne semble avoir été affligé d'une psychose quelconque; tout au plus peut-on le ranger dans la catégorie de ces « petits névropathes (1) » que l'on considère dans leur entourage comme atteints d'un mal imaginaire ou d'affections organiques diverses.

Avec peu de bonheur, semble-t-il, le Docteur Rahmer (2) le taxe d'hystérie en un temps, il est vrai, où Babinski n'avait pas encore restreint le sens de ce terme. Sur quelles bases, en effet, une telle opinion pourrait-elle reposer? La variabilité et le contraste que l'on trouve dans les idées, les sentiments, les

(1) Hesnard. Les grands syndromes névropathiques.

(2) Dr Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte.

instincts et les actes du poète, se retrouvent à vrai dire chez une foule d'anormaux qui ne sont pas des hystériques. Serait-ce alors parce que, dans ses « Reisebilder », il trompe le lecteur sur la date de sa naissance, la fixant au début de 1800, aux fins de pouvoir se dire « un des premiers hommes du siècle ? » Mais souvenons-nous que « ce siècle avait deux ans » lorsque Victor Hugo vint au monde ; toutes ces assertions fausses ou vraies procèdent d'un même orgueil romantique dont il serait vain pour un médecin de vouloir tirer des conclusions.

L'orgueil de Heine est immense, c'est certain et maints traits puisés dans son œuvre en font foi ; nous ne l'accusons pas pour cela d'être un paranoïaque, comme nous l'avons entendu insinuer parfois. Son jugement global est sain. En outre l'homme est sympathique : Théophile Gautier le qualifie de « charmant diable » ; contrairement aux paranoïaques, qui n'ont pas d'amis, il se fera, malgré ses détracteurs, aussi bien en France que dans sa patrie d'origine, des amitiés sûres et durables. Cette allure de persécuté qu'il prend parfois n'est pas imaginaire ; de nombreux ennemis ont effectivement cherché à lui nuire. D'autre part ce « raté » suivant certains de ses contemporains, s'il a conscience de sa valeur, se rend compte aussi de ses insuffisances, dont il n'accuse pas la société : il n'élève aucune revendication et se contente d'en souffrir en silence sous des dehors tour à tour sceptiques ou bravaches.

Sa propension au rêve ne nous le fera pas taxer de schizoïdie ; il a bien trop d'« élan vital ». Mais son

retranchement volontaire du monde réel, ce *repliement sur soi* qu'on note dans son jeune âge constituent déjà, à notre sens, certains traits de ce « syndrome psychasthénique » tel que le conçoit M. Hesnard sous des couleurs aussi vraies qu'originales. Heine est de ceux en qui certains voient, peut-être à tort, des « déprimés constitutionnels », car il n'est nullement démontré que ces malades soient des déficients de l'énergie psychique ; certains faits (3) inclinent à penser qu'ils souffrent au contraire d'un « trop-plein d'énergie qu'ils ne savent dépenser ». Qu'on ne s'étonne pas de voir taxer de telles tendances cet être d'où parfois la vie déborde ; c'est que la constitution psychasthénique, du moins dans ses formes moyennes, est compatible avec une vie féconde, avec ces dons les plus larges de l'esprit, sinon du cœur, qui permettent la célébrité.

Au berceau, H. Heine hérite d'un système nerveux fragile (4). L'état névrotique est en relation quasi-constante avec ces tares constitutionnelles ou acquises qu'on ne manque pas, avec un peu d'attention, de trouver chez les ascendants du névropathe. Au cours de son enfance s'installent des troubles croissants du caractère, qui donneront nettement, quelques années après la puberté, certains des apanages du fonds mental psychasthénique.

A Düsseldorf, c'est un bambin pâlot, mais éveillé et plein de vie. On a vu que son humeur moqueuse et

(3) Hesnard. Les grands syndromes névropathiques.

(4) Voir le chapitre « Hérédités ».

ses allures bizarres lui attirent force brimades au collège. *Trop sensible*, susceptible à l'excès, il perd l'habitude de se mêler aux jeux, *devient solitaire*, mais par compensation le voilà s'abandonnant à des songeries interminables qui le plongent dans des *mondes imaginaires* au sein desquels il se débat douloureusement, mais se retranche d'une réalité qui le déçoit. Il ressent parfois une *impression pénible d'étrangeté* ; son penchant pour le surnaturel et les visions le fait errer même sur sa propre personnalité. « Parfois, « écrit-il dans ses Mémoires, un sentiment **bizarre** « me saisissait, celui d'être moi-même, mon grand- « oncle défunt et de vivre une suite de sa vie ». Ce sentiment de *dépersonnalisation* est classique, comme ces impressions curieuses et d'ailleurs assez voisines de « jamais vu » et de « déjà vu » qu'on retrouve dans les rêves du poète. « Je rencontrais, a-t-il écrit, des « hommes inconnus, dans des costumes bizarres, aux- « quels je serrais cependant la main comme à d'an- « ciennes connaissances ; je comprenais leur langage, « qui m'était pourtant étranger, et à ma grande stu- « peur, je leur répondais dans la même langue, disant « des mots qui contrastaient violemment avec mes « pensées habituelles. Bien que je rentrasse par la « suite en possession de ma personnalité propre, des « traces de cet état singulier demeurèrent encore dans « mon esprit (5) ».

Toute la jeunesse de Heine baigne dans la tristesse ou l'ennui. Il s'adapte mal aux mœurs brutales des

(5) Heine. Mémoires.

étudiants de Göttingue ou de Bonn ; leurs beuveries et leurs tabagies l'écœurent. Mais cet état d'esprit maladif lui nuit pour sa carrière : il a peine à modeler son esprit aux exigences du moment, qu'il s'agisse des affaires ou du droit. Toutefois une chose le passionne électivement de bonne heure : la poésie ; en des vers pleins de rêve, il s'abandonne égoïstement à sa propre vie intérieure. Mais un tel état d'âme prédispose à l'auto-analyse, à l'intimisme et de telles habitudes entraînent vite des troubles plus ou moins conscients du jugement qui font à la longue du psychasthénique un esprit faux. Ceci explique et excuse dans une certaine mesure chez Heine son goût précoce de la pensée abstraite, du paradoxe, et pour tout dire, « ce pessimisme malsain qui constitue par instants un véritable nihilisme moral (6). »

Les sens s'éveillent en lui de façon troublée, comme on devait s'y attendre. Encore enfant, il s'éprend d'un amour curieux à l'égard de statues, pour lesquelles, ainsi que pour les choses peintes, il ressentira toute sa vie un vif attrait. C'est un phénomène, à vrai dire, que, depuis Pygmalion, on observe souvent chez les artistes (6 bis). Un jour, dans le parc d'un vieux château, il entrevoit une Vénus de marbre, « aux traits purs, « à la gorge saillante, brillante comme une apparition de l'Olympe », qui fait naître en lui une langueur étrange et accablante. Il a alors à peine douze ans. La nuit venue, la belle Grecque surgit dans son rêve, et cette image l'obsède à tel point qu'éveillé en

(6) P. Gauthiez. Les grands écrivains étrangers : H. Heine.

(6 bis) Cf. P. Valdagne. Une statuette d'ivoire.

sursaut, il quitte son lit et se glisse sans bruit dans le parc. Écoutons-le : « A mes pieds gisait la belle déesse, « immobile comme les brins d'herbe. Mais le marbre « semblait vivre : un sommeil tranquille tenait en- « chaînés ses membres adorables et lorsque je m'ap- « prochai d'elle, je craignis presque de l'éveiller par « le bruit léger de mes pas. Retenant mon souffle, « frissonnant d'une indicible angoisse, je sentais un « désir brûlant m'attirer vers elle ; mon cœur battait « comme si j'allais commettre un meurtre ; j'embras- « sai la belle déesse, avec ferveur, avec tendresse, « avec délire, comme je n'ai plus jamais embrassé « dans cette vie. Une sensation horrible et douce sub- « mergea mon âme en cet instant ; je n'ai jamais pu « l'oublier, ni le froid enivrant de ces lèvres de mar- « bre sur ma bouche (7) ».

Devenu homme, Heine s'élance avec fougue à la poursuite de l'Amour qui fuit sans cesse devant lui comme un mirage. De ses multiples aventures il se retirera toujours déçu et las, « désabusé, incapable de jouir de la vie ».

Sa sensualité s'allie à un profond égoïsme de névropathe : il mêle à toutes ses amitiés, à toutes ses affections une teinte d'érotisme. Un camarade n'est apprécié de lui que s'il lui rappelle par quelque point une femme qui l'intéresse. C'est ainsi qu'il prend pour ami Christian Sethe dont le visage régulier ressemble à celui de sa cousine Molly. Parmi les siens, les femmes seules occupent son cœur : son père et ses deux frères

(7) H. Heine, *Nuits florentines*.

ne l'intéressent que médiocrement, mais il voue à sa mère et à sa sœur un sentiment passionné. Le mariage de Lotte l'afflige curieusement. Mêlant amour et affection fraternelle, il lui écrit quand il change de femme (ce qui n'est pas rare) : « Je t'aime, toi, mille fois plus, incomparablement plus qu'elle ». Ne nous étonnons pas trop, à cette époque de déséquilibre romantique ; Châteaubriand, avec « René », prête lui aussi à l'affection fraternelle des accents passionnés qui nous surprennent un peu à l'heure actuelle où la tendance n'est plus, certes, au romantisme.

Heine adolescent est d'une *émotivité extrême* qui le rend curieusement *timide* en certaines circonstances. C'est ainsi qu'un jour de fête scolaire, il lui prend une syncope, parce que dans la salle devant laquelle il récite un poème de Schiller, il vient d'apercevoir une belle jeune fille aux blonds cheveux, de laquelle il est amoureux en secret. Les syncopes ne sont pas rares dans ces états émotifs. Les rougeurs subites, la dyspnée et la tachycardie de tels sujets sont des troubles moins importants mais de même origine, coexistant souvent avec un état de déséquilibre vago-sympathique. Les phases vagotoniques dominaient chez Heine. Malgré ces boutades et ces bons mots qui paraissent en fusées, il était le plus souvent calme et réservé, avec une physionomie mélancolique et rêveuse ; de plus il était remarquablement sensible au mal de mer (8), signe d'hypervagotonie. Sa timidité spéciale de source émotive le poursuivra longtemps : à 30 ans,

(8) Fanny Lewald. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

une réunion d'une certaine ampleur « l'intimide, l'angoisse (9). Dans la conversation ordinaire même, une contradiction, une interruption à peine ironique suffisent à le décontenancer. « Fait étrange, il est le premier à succomber sous les armes où il est passé maître, quand elles sont dirigées contre lui (10). Il ne savait jamais bien parer un coup direct, surtout s'il avait trait à son esprit ou à son physique ; ceci résulte de l'intérêt excessif que le psychasthénique porte à lui-même et qui, par élargissement, aboutit aux *préoccupations de l'hypocondrie*.

Celles-ci, bien avant le tabes, gâtent déjà la vie de Heine. Dès le jeune âge, il s'inquiète à chaque instant de sa santé (11). Le moindre malaise, la moindre sensation insolite l'abattent et cette hantise ne fait que croître avec l'âge. Lorsque débutent ses céphalées, il commence déjà à se plaindre de façon continuelle. Mais, comme il est de règle en pareil cas, on ne croyait pas à ses maux, qu'on tenait « pour imaginaires, ou comme le résultat de mauvaises habitudes morales (12) ». Au lieu du réconfort dont il aurait eu besoin, il lui fallait supporter les railleries même de ses proches. A mesure que le mal s'aggrave, Heine se décourage et exhale sa tristesse dans ses conversations et dans ses lettres. A ce besoin d'exposer ses maux à son entourage, nous devons une grande partie des do-

(9) L. Wienbarg. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(10) L. Wienbarg. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(11) Wedeking (D^r Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte).

(12) Wedeking (D^r Rahmer. Heines Krankheit und Leidengeschichte).

cuments qui nous ont permis de reconstituer la genèse de son affection neurologique. Ceux qui l'approchent dans son âge mûr observent qu'il ne commence aucun entretien sans se prendre la tête à deux mains, dans un geste un peu théâtral, pour attester de la violence de ses maux de tête, pourtant supportables, car il les oublie dès que son esprit est stimulé de façon quelconque, lorsque par exemple la conversation prend une tournure qui l'intéresse et va lui permettre de briller (13).

Dans ses dernières années il s'adonne presque exclusivement à la lecture de livres de médecine ayant trait à son mal (ce travers est caractéristique), et se familiarise complètement avec les œuvres de Hesse, Albers, Andral. Ce sont les ouvrages de Romberg qu'il lit avec le plus d'attention; il étudie en outre l'anatomie, la physiologie du système nerveux, bref tout ce qui est susceptible de l'éclairer sur son affection. Mais tout ceci n'est que piètre remède: « Ma science ne me servira guère, raille-t-il après une de ses lectures médicales, tout au plus vais-je pouvoir faire des conférences au ciel, pour exposer à mes auditeurs à quel point les médecins de la terre sont malhabiles à guérir le ramollissement de la moelle épinière (14). »

Mais sous l'apparente ironie, son anxiété demeure : il est avide de détails qui puissent lui servir de point de comparaison avec son état (15), s'informant sans cesse de la santé des gens atteints du même mal que

(13) E. Wedeking. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(14) A. Meisner. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(15) C. Jaubert. Souvenirs.

lui. Augustin Thierry l'intéresse tout particulièrement : il veut savoir comment dort, mange et travaille l'historien, il s'informe avec insistance de l'état de son cerveau, de son activité intellectuelle, et comme on lui affirme qu'elle demeure intacte : « C'est que notre mal a la même origine », confesse-t-il alors après un long soupir de soulagement.

On rencontre aussi chez Heine, outre l'hypocondrie, un fonds d'*impressionabilité générale* extrême. Le moindre bruit le met hors de lui. Adolescent, *son caractère était particulièrement irritable* et ses amis en souffraient tout en le lui pardonnant à cause de son bon cœur; il était « d'une grande nervosité dans tous ses actes » (16), mais ceux qui l'approchent vers la trentaine le trouvent « dans un état d'exaspération presque continu » (17); il s'en prend à tout le monde avec un incroyable penchant à la contradiction qui lui fait adopter « le contre-pied de tout ce qu'on lui dit » (18). Quelques années avant sa mort, de telles dispositions d'esprit, favorisées par une *susceptibilité* extrême, l'ont rendu méchant. Malheur alors à qui l'a blessé: « De temps en temps, dit-il, je retrouve la force de sauter sur un Marsyas, de le saisir par la tête et de lui rabattre la peau sur les oreilles. Les cris horribles que pousse cette fripouille pendant l'opération se répandent dans la forêt tout entière et inspirent un respect salutaire à ses camarades (19) ». Mais de telles

(16) Dr Rahmer. Heine's Krankheit und Leidengeschichte.

(17) A. Lewald. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(18) E. Wedekind. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(19) A. Meissner. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

« exécutions » ne sont pas toujours heureuses. Percevant mal le Réel et ses multiples nuances, le poète manque souvent de mesure et de tact, commet les pires « gaffes ».

C'est un *instable psychique*, comme son père ; « il est esclave du moindre choc nerveux, de la moindre vibration de ses nerfs » (20). Cette disposition crée en lui une extrême variabilité de sensations, de jugement et d'actes. *Son humeur est changeante* ; il lui prend par périodes des phases d'esprit troublé, qui le font fuir la société même de ses proches (21). Sa conversation est très inégale : à côté des phases étincelantes que l'on connaît, « il est des moments où l'on dirait qu'il est incapable de construire une phrase, où il cherche péniblement ses mots ». Gâté par une fâcheuse puérilité, il est capricieux, « comme un gamin de dix ans » (22). « Mon âme est de gomme élastique », confesse-t-il. Un matin il porte Goethe aux nues et le soir part en guerre contre lui. A Hambourg, grisé par le charme de sa cousine, il trouvait « la ville charmante, la cuisine délicieuse, les femmes de sensualité solide », mais Molly étant restée insensible à son ardeur, la bonne cité est devenue pour lui « une répugnante taverne peuplée de gredins ».

A côté de ces troubles de caractère, on retrouve chez Heine certains sentiments morbides bien particuliers. Il ressent parfois confusément ce *sentiment d'incom-*

(20) H. Laube, Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(21) « Aux heures où je suis en butte à mes humeurs noires je n'aime pas à me trouver en ta présence. » (Lettre à sa sœur. Heine intime. Baron de Embden).

(22) A. Meisner. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

plétude dont parle Pierre Janet. Il sent bien qu'il manque d'équilibre, se déclare « incapable de jouir de la vie, intolérable aux autres et à lui-même, sans cesse tiraillé entre sa raison et sa sensibilité ». De là ce fonds de tristesse intérieure et d'inquiétude, ce repliement farouche sur soi, ce pessimisme que l'on retrouve à toute époque de la vie de cet homme, même quand le destin semble le favoriser.

Bien qu'en face des épreuves de son existence, Heine mette son amour-propre à se montrer beau joueur, l'état mental que nous venons de signaler se révèle à l'extérieur par divers stigmates plus ou moins voilés d'*asthénie psychique*. La plupart des portraits qu'on a de lui dégagent un air de fatigue, de mélancolie, mais aucune tare, aucune asymétrie dans ce beau visage. Le front haut révèle l'intelligence, la bouche « aux lèvres assorties comme deux belles rimes » (23), est fortement sensuelle, le regard est inquiet et rêveur, tandis que le menton assez mesquin traduit l'absence d'énergie (24). L'ensemble des traits est plein d'harmonie, mais flou, sans beaucoup de caractère et certains lui ont donné sur la toile un air maladif, bizarre, un peu infantile, vaguement triste (25).

Son habitus extérieur, comme sa physionomie, révèle quelque chose d'irrésolu, manquant de netteté. Le poète, de l'avis même de ses proches, porte un âge bien inférieur au sien. Philarète Chasles, un jour, le

(23) Théophile Gautier.

(24) Pierre Gauthiez. Les grands écrivains étrangers: H. Heine.

(25) Voir un portrait par Maurice Oppenheim (Musée de Hambourg).

surprend et l'observe qui flâne, triste et insouciant, à travers les rues de Paris: il a « une de ces tournures « qui ne vont ni à l'homme du monde, ni au commis- « voyageur, ni au dandy, ni au rentier, ni au fat, ni « au désœuvré, ni à l'ouvrier, ni au marchand » (26). Mais il le retrouve ensuite dans le monde: il est là stimulé par l'ambiance, et sa verve, qui tient de Rabelais et de Voltaire, se déchaîne; c'est le Heine des meilleurs jours, « brillant, étourdissant, admiré, haï, recherché, imité ».

Son écriture, tant qu'il est encore capable de tenir une plume, traduit, elle aussi, sa nature instable. Parfois il s'étudie et aligne régulièrement ses lettres; il a alors la belle écriture d'un commerçant appliqué, mais qu'il ne s'observe pas, ses lettres se désordonnent et « l'écriture s'effile alors jusqu'à devenir brouillée et indistincte » (27).

La vie de Heine aura été celle d'un dilettante voluptueux, mais sceptique et désabusé. Le dilettantisme est peut-être la forme la moins pathologique du Doute, mais malgré son élégance, il constitue déjà un signe d'insuffisance de la volonté (28). Heine avait en lui une trop grande richesse de dons et de tendances pour parvenir jamais à l'équilibre intérieur; il se sentait lui-même « multiple et complexe » (29), et l'on rechercherait en vain dans sa vie la calme sérénité, la logique de celle d'un Goethe. Il y a du désordre dans

(26) Ph. Chasles. Heine par ses contemporains (P^r Houben).

(27) Karpeles. Bibliographie de Heine.

(28) J. Vinchon. Notes cliniques sur la psychasthénie. *Monde Médical*, 15 janvier 1930.

(29) H. Lichtenberger. Heine penseur.

ses pensées comme il y en avait dans son cabinet de travail. Aussi le résultat fut-il flou et incomplet. « Un talent, pas de caractère », ont dit de lui ses compatriotes (30). Et ce manque de caractère a compromis toute réussite matérielle au cours de son existence: jeune homme, il manque l'accès des carrières lucratives qui s'offraient à lui; c'est presque dans la misère que la mort le trouve.

Pauvre Heine! la vie ne lui aura pas été clémente et sans pitié le sort s'est acharné sur lui, mais ses succès l'ont sans doute souvent consolé, et aussi ces joies subtiles du cœur et de l'esprit que ressentent parfois ces natures ardentes. Et pourtant, au seuil de la tombe, il sent confusément qu'il est un pauvre homme, qu'il a peut-être manqué sa vie; il s'en va de l'existence, désabusé sous un masque d'ironie, en vaincu, avec une envie intense de pleurer qu'il étouffe encore sous un rire sonore.

(30) Les démocrates de son époque.

CHAPITRE V

Quelques traits du tempérament et de la maladie à travers l'œuvre

« Il est possible, il est probable même que la constitution physique, la déchéance physiologique de Heine ont eu, surtout à certaines époques, notamment au début et à la fin de sa carrière, une répercussion plus ou moins forte sur sa vie spirituelle. »

H. LICHTENBERGER. *Heine penseur*.

De l'œuvre de Heine se dégagent quelques traits correspondant assez bien à l'idée que nous nous sommes formée de son tempérament. Chez un être aussi subjectif, les états d'âme, les impressions se reflètent inévitablement dans les écrits. Egocentriste, et bon romantique en cela, Heine « ne décrit du monde que ce qu'il en voit et n'en voit que ce qu'il en sent » (1). En fait de passion, il n'a jamais exprimé que la sienne. Dans ses drames, dans ses nouvelles, dans ses chroni-

(1) Paul Bourget. *Etudes et portraits*.

ques, dans ses poèmes, que le décor soit d'Italie, d'Allemagne, d'Ecosse ou de France, c'est toujours soi-même que Heine évoque, en un mot « sa littérature est personnelle, mais parfois dans ce que ce terme a de plus abusif » (2).

Son tempérament, nous l'avons vu, est fortement érotique: l'Amour, qui pour lui constitue le principe même de la vie, imprègne toute son œuvre, il en fait une religion qui l'exalte et allume en lui des flammes belles et claires. Dans son « Conte d'hiver », il s'écrie: « Mon cœur est aimant comme la lumière, pur et chaste comme le feu » (3). Son culte pour la femme est total: « Qu'importe, écrit-il, qu'une femme montre parfois les dents, pour peu que ces dents soient de petites quenottes bien blanches; qu'importe qu'elle verse des larmes, si ces larmes l'embellissent, qu'elle trépigne des pieds si ces pieds sont mignons. »

Dans un tempérament aussi passionné que le sien, les déceptions amoureuses font de cruels ravages. Heine se damnerait pour n'être pas repoussé par la femme aimée: « Au diable mon âme, mon corps au bourreau, mais que je fasse choix pour moi de la jolie femme! » (4). De son premier échec sentimental, naissent les « Jeunes Souffrances », recueil de poèmes dont une partie (5) est encore imprégnée du romantisme d'alors et s'accompagne, à la manière d'Hoff-

(2) Id.

(3) Germania. Conte d'hiver, XXVII, 5.

(4) Lettre à Christian Sethe.

(5) Le cycle portant pour titre « Traumbilder ».

mann ou d'Arnim, de tout un bric à brac fantastique de spectres, de sorcières et de squelettes sortant à minuit de leurs tombeaux pour se livrer à de macabres ébats chorégraphiques avec la lune pour lustre et le cimetière pour salle de bal. Néanmoins, certains de ces morceaux révèlent déjà une véritable originalité et une teinte d'ironie désabusée y transparait parfois timidement, en un bref éclair (6).

« A l'inverse de Goethe, a dit Jules Legras, Heine s'est développé du dedans au dehors. » Sa poésie est toute spontanée, ses instincts tendent d'abord à s'épancher librement dans ses vers, mais les premières illusions s'ébrèchent au rude contact de l'existence. Les nerfs du poète se dérèglent et dans son cœur, aux côtés de la passion qui perd de son enthousiasme s'installe le Doute. Désormais il n'échappera plus à son emprise, et gardant sans cesse au fond de lui-même le désir passionné d'un rêve jamais réalisé, il se demandera anxieusement pourquoi il découvre toujours comme un germe de mort au fond de toutes les félicités humaines. Pensée profonde qu'il a exprimée dans cette allégorie du Sphinx, placée en tête de son « Livre des Chants », et que nous ne pouvons résister au plaisir de citer (7) :

(6) Voir dans le cycle des lieds la poésie : « Je voudrais que mes lieds fussent de petites fleurs... », dans les « Romances », la « Chanson des Ducats », le « Dialogue sur la lande de Paderborn » et aussi les « Sonnets à la fresque » dédiés à Christian Sethe.

(7) A noter dans cette pièce ce goût curieux pour les statues que nous avons déjà signalé.

*C'est l'antique bois enchanté,
Des tilleuls y flotte l'arome,
Et l'éclat lunaire argenté
Sur mon âme verse son baume.*

*J'allais, et comme j'avais
Résonne une plainte soudaine ;
C'est le rossignol qui chantait
D'amour et d'amoureuse peine.*

*Il chante l'amour, ses douleurs,
Et ses larmes et ses sourires,
Gaité triste, chagrin rieur
Mes rêves oubliés soupirent.*

*J'allais, et comme j'avais
J'aperçus dans une clairière
Un vaste château qui dressait
Devant moi sa toiture fière.*

*Fenêtres closes ; alentour
Silence triste en les allées,
La Mort semblait faire séjour
En ces murailles désolées.*

*Un sphinx était sur le perron,
Joie et peur à la fois pour l'âme :
Le corps, les griffes d'un lion,
La tête et les seins d'une femme.*

*Belle femme au regard troublant
Avide d'ardentes ivresses,*

*L'arc de ses lèvres souriant
Comme une muette promesse.*

*Le rossignol chantait si bien,
Sur mon cœur je n'avais plus prise :
J'embrassai le sphinx, et soudain
Ce fut fait, j'eus l'âme conquise.*

*Le marbre alors devint vivant,
La pierre respirait, la femme
De sa lèvre avide buvant
De mon baiser l'ardente flamme.*

*Jusqu'à mon cœur elle aspira ;
Enfin de désir haletante
M'étreignant, elle déchira
Et griffa ma chair pantelante.*

*Doux martyre, plaisir affeux !
O joie et douleur insondables !
Ivre du baiser amoureux,
Blessé par la griffe effroyable. !*

*Le rossignol chantait : « Amour,
Beau sphinx, pourquoi mêler, cruelles,
Ces souffrances de mort toujours
A tes voluptés les plus belles ?*

*Beau sphinx, dis-moi le mot troublant
De cette énigme insoupçonnée.
J'y ai songé depuis longtemps,
Depuis bien près de mille années. »*

(Traduction inédite d'A. de Tréverret).

Cette poésie offre une image symbolique de l'existence de Heine : déçu par la vie, torturé par la maladie, il s'acharne quand même à la poursuite d'un beau rêve, impossible à réaliser sans souffrance, mais en même temps il se contemple avec pitié et raille sa folie. Mais cette oscillation perpétuelle entre deux états d'âme n'est pas sans danger, car elle favorise cette instabilité de caractère que le poète portait déjà en germe et qu'avec un peu d'attention on décèle promptement dans son œuvre. « Chez lui, les impressions se modifient sans cesse, se contredisent souvent, chaque impression étant sincère, fidèle, originale, mais transitoire, comme l'état d'âme qui l'a permise. » (8). Sa philosophie, ses opinions religieuses ou politiques traduisent la même incertitude : elles sont mobiles et changeantes à l'excès. Comme les instables, sachant que ses pensées ne seront jamais définitives, il aime le paradoxe, la contradiction, l'antithèse, reflets du doute de soi qui le tourmente. D'autre part, avec une manie vraiment morbide, il acquiert l'habitude de disséquer ses sensations pour y trouver la tare (9) et il en vient jusqu'à fouler rageusement aux pieds ce qu'il aimait. C'est avec une pauvre joie pitoyable qu'il salit par avance dans sa pièce « Vieille Rose » la vieillesse de celle dont il était fou, à qui hier il dédiait ces plaintes : « Tu sais combien je suis triste, combien je t'aime, et pourtant tu me blesses cruellement... » Il est à noter également, comme conséquence de cette instabilité d'esprit, que

(8) H. Lichtenberger. Heine penseur.

(9) Paul Bourget, Etudes et portraits.

« dans ses moments de crise, ses poèmes révèlent un état spasmodique par leur absence de plan préconçu, de suite logique » (10). Sans doute ne faut-il pas exagérer les choses et attribuer uniquement à une tendance malade cet amour de la « divagation littéraire » étalé avec une gamine et cavalière impertinence à la manière de Musset de « Mardoche » et de « Namouna », mais il n'en est pas moins vrai que Heine semble rebelle à l'idée de s'astreindre à un plan. Il use plus volontiers de l'intuition que de la réflexion, aux impressions réfléchies, il préfère celles qui s'imposent à lui « avec une nécessité momentanée ». Aussi est-ce dans le superficiel et le restreint qu'il paraît avoir réussi le mieux : ses essais de quelque étendue sont mal équilibrés. « L'équilibre, a dit L. Roustan, est la qualité qui a le plus manqué à Heine. »

Cependant, après sa cruelle déception d'amour qu'il a traduite si douloureusement dans ce chef-d'œuvre qu'est l'« Intermezzo », il semble refouler ses déboires en lui-même et les poèmes du « Retour » et de la « Mer du Nord » marquent un apaisement relatif. Par la suite, l'époque de son voyage en Italie coïncide avec cette période d'excitation euphorique qui, ainsi que nous l'avons déjà noté, se manifeste volontiers au début de certaines affections du système nerveux central et qui persistera durant les premiers temps de son séjour à Paris. Ses sens exacerbés le poussent alors à satisfaire de multiples passades, comme le remarque C. Mauclair : « il était plus attentif au nombre qu'à la

(10) Id

qualité » (11). Il en est de même à Paris, où, comme le dit pudiquement un de ses biographes (12), il hume avec délices la coupe du plaisir que lui tendaient avec tant de charme et de bonne grâce Séraphine, Angélique, Diane, Hortense, Clarisse, Yolande, Marie, Jenny, Emma et d'autres ». Il ne s'en cache pas, du reste, et dans ses poésies décrit complaisamment les appas variés de ces aimables personnes. Sa liaison et son mariage avec Mathilde ne l'empêcheront pas de continuer à papillonner autour de ces beautés faciles et il déclare avec cynisme : « Je suis si distrait que je prends souvent une autre femme pour Mathilde ». Son œuvre se ressent de cet état d'âme, et bien que son esprit soit à cette époque plein de verve et de vigueur, on peut dire qu'il n'a rien produit alors de vraiment génial. D'ailleurs ses perpétuelles céphalées restreignent son activité. Il se lance tour à tour dans la politique, le saint-simonisme, broche des pamphlets, écrit des lettres et abandonne la poésie pour une sorte d'essayisme assez regrettable. Certes de temps à autre il trouve encore de beaux accents et « Atta Troll » et « Germania » renferment des passages admirables, mais comme on est loin de l'inspiration de l'« Intermezzo ». En surface rien ne traduit plus les blessures intimes du poète et sa littérature devient sinon objective, en tout cas beaucoup plus superficielle. Il a conservé néanmoins cette aptitude au Rêve servie par une imagination d'une richesse inouïe qui le jette dans une sorte d'hallucination brillante. La musique évo-

(11) Camille Mauclair. *La vie humiliée de Henri Heine*

(12) Karpeles. *Biographie de Heine*.

que en lui des visions fantastiques et dans ses « Nuits Florentines » le violon de Paganini qui l'a charmé un soit lui inspire des pages incomparables, d'un style étincelant, qui font songer à celles que sous l'influence du haschich ou de l'opium écrivit Théophile Gautier.

Mais la maladie progresse; loin de débilitier son inspiration elle va secouer ses instincts endormis: sous le fouet de la souffrance renaît sa sincérité d'autrefois. Désespéré de sa déchéance physique, il va pleurer des larmes brûlantes sur la vie qui l'abandonne, sur son cœur malheureux, sur sa torture physique, sur tout. Le mal, en empirant, au lieu de l'abattre, semble lui donner des forces nouvelles. Un autre Heine est en train de se révéler, stoïque dans le désespoir, plus sympathique, plus touchant. Ses méditations moroses le ramènent aux vraies sources d'inspiration. Et voici que peu à peu le cercle de ses amis s'est réduit. « Les yeux humains, a dit Th. Gautier (13) ne sauraient, sans se détourner, contempler trop longtemps le spectacle de la douleur. Les déesses même s'en lassent et les trois mille Océanides qui vinrent consoler Prométhée s'en retournèrent le soir. »

Cet isolement, loin de lui nuire, favorise son génie. « Au travers de cette misère physique, déclarait-il, dans la solitude, je sens mon essence et je sors de moi-même » (14). Actif malgré sa déchéance, il exploite ses maux au lieu de s'abandonner à un découragement stérile. Il est ainsi devenu véritablement le poète de

(13) Th. Gautier. H. Heine.

(14) Caroline Jaubert. Souvenirs.

l'Ataxie. Ce thème est certes plus poignant que les sensibleries de certains romantiques. Nul mieux que lui n'a su chanter les souffrances du corps, de l'âme aussi. « Son âme, dit P. de Saint-Victor, a hérité alors de toute la vie qu'ont perdue ses organes; la lampe, avant de s'éteindre, redouble de rayonnement; ce crépuscule du génie mourant a toute la fraîcheur et l'éclat d'une aurore ».

L'affirmation de Darwin, qui veut voir dans la mauvaise santé une cause de paresse intellectuelle, est vraie pour la plupart, mais non pour tous. Darwin lui-même, dont l'œuvre est pourtant considérable, toujours fatigué, toujours las, ne travaillait bien qu'une heure par jour, de huit à neuf. « Mais le génial névropathe avait compris d'instinct tout ce qu'on peut tirer de bonheur des misères. Il avait deviné que ses pareils, casaniers, débiles, pleins de manies, peuvent changer ces défauts en vertus, faire de leur sauvagerie un recueillement salubre, substituer à l'attention volontaire dont ils sont incapables, l'attention spontanée » (15).

De même pour Heine, on est saisi de respect quand on voit comment chez lui l'esprit commande à la matière. Comme La Rochefoucauld que la goutte torturait, comme Pascal, Scarron, Littré, Swift, il écrira jusqu'à son dernier souffle. Tous ne sont pas aussi courageux: Alphonse Daudet, devenu lui aussi ataxique, acheva « Port-Tarascon », « La Petite Paroisse », puis se tut plusieurs années avant de mourir.

(15) Maurice de Fleury, Introduction à la médecine de l'esprit.

Dans ses nuits d'insomnie, Heine composait sans trêve. « Je n'ai jamais pu démêler, dit Caroline Jaubert, s'il appelait rêve une sorte d'excitation, compagne fréquente de l'insomnie, ou si c'était réellement **en dormant qu'il enfantait** une partie de ces merveilles qui sont devenues les plus charmantes pages de ses livres » (16). Quand parut son « *Romancero* », en octobre 1851, tout le monde s'étonna que Heine eût pu écrire cette œuvre remarquable au milieu des tortures de la maladie, impuissante à affaiblir la vitalité de son intelligence et la pureté de son talent. « Le « *Romancero* », c'est l'adieu lyrique du poète à tous ses rêves écroulés, le recueil symbolique des figures de légende vouées à une triste fin » (17). Quel travail il avait coûté à son auteur ! Au matin, aidé d'un secrétaire, il ciselait les vers de la nuit, prolongeant ce labeur souvent de longues heures. Avec une patience inlassable, il interrogeait son auxiliaire sur la sonorité des vers, leur cadence, leur clarté, pesant avec soin chaque présent, chaque imparfait, supprimant tout adjectif inutile (18).

Et, faisant suite au « *Romancero* », voici le livre de « *Lazare* », funèbre et miraculeux comme son titre, conçu dans les ombres mêmes du tombeau. « C'est le chant du cygne, un chant délicieux et sinistre, où les gracieuses réminiscences de la vie se mêlent aux affres de la mort, comme les jeunes filles aux squelettes dans les danses macabres » (19).

(16) Caroline Jaubert. *Souvenirs*.

(17) Camille Mauclair. *La vie humiliée de Henri Heine*, p. 285.

(18) Hildebrand. *Heine par ses contemporains* (P^r Houben).

(19) Dr Cabanès. H. Heine. *Chronique Médicale*, 1899.

Toutes les tristesses du tabès, en dehors même des vers qui ont trait directement à ses souffrances, on les retrouve dans ce cruel petit livre. Plaintes d'enfant, cris de malade, cauchemars de la fièvre, apaisements du demi-sommeil, soubresauts physiques, angoisses de la nuit. « Ce n'est plus le livre d'un vivant; il a rendu les sinistres horreurs de l'agonie, de la mort presque. On dirait qu'on a retiré ces pages du cercueil où elles se moisissaient » (20). « C'est comme une plainte qui sort d'un tombeau, a dit Heine lui-même de ses derniers poèmes, c'est un enterré vif qui crie dans la nuit, ou plutôt un cadavre, ou plutôt la tombe elle-même. Oui, jamais la poésie lyrique allemande n'a fait entendre de pareils accents, parce qu'aucun poète ne s'est encore trouvé dans un pareil état ». On pourrait ajouter: parce qu'aucun poète n'a trouvé le courage surhumain de chanter au milieu de si cruelles souffrances et de chanter ces souffrances. Souffrances physiques d'abord, à peine calmées par la morphine qu'il a célébrée en des vers douloureusement évocateurs:

Morphine.

*De ces deux jeunes gens grande est la ressemblance;
L'un plus pâle, il est vrai, de plus grave apparence
Je dirais presque plus distingué dans son air
Que l'autre, qui souvent, tel un ami très cher,
Me serra dans ses bras. Combien pleins de tendresse
Étaient son rire et son regard, douce caresse!*

(20) P. Gauthiez. *Les grands écrivains étrangers*. H. Heine.

*Couronné de pavots, souvent à mon appel
Il effleura mon front d'un baiser fraternel,
Et me baignant de ses effluves salutaires,
De mon âme il chassa toutes douleurs amères.
Mais ce soulagement est court: je ne pourrai
Guérir complètement qu'au jour où je verrai
L'autre frère, si grave, au si pâle visage
Abaisser son flambeau, en son muet langage.
Dormir est bon, mourir est meilleur, et tenez,
Le mieux aurait été de n'être jamais né (21).*

(Traduction inédite d'A. de Tréverret).

Et ce sont en outre, tout aussi torturantes, les souffrances morales qui viennent l'accabler. Son tour d'esprit ironique ne l'a pas quitté, mais cette ironie dans le désespoir est devenue cynique, contemptrice de toutes choses. La nature qui revit, impassible et sereine à chaque printemps, est odieuse au mourant. Dans sa poésie « En Mai », après des strophes où il parle de jeunesse et de fleurs, il s'écrie à plusieurs reprises : « Belle terre, tu es hideuse ! ». Tout ce qui est vivant et florissant lui répugne comme un spectacle usé. Ce qui le fascine dans ses chères figures de mourantes et de mortes, c'est la froideur immobile de l'être enlevé au temps et à la vie réelle (22). Et pourtant sa soif d'amour n'est pas apaisée: d'Hélène il implore:

*Sur ma lèvre mets ta lèvre adorable.
Ah! ce souffle humain est vraiment divin!*

(21) Romancero. *Lamentations*, XI.

(22) Dr Eifer. *Nouvelle Revue de Médecine et de Chirurgie*. L'ataxie d'H. Heine.

*Je veux aspirer ton âme en ton sein,
Car les morts, vois-tu, sont insatiables (23).*

D'autre part, l'aptitude au Doute semble se renforcer chez lui: au seuil de la mort se dresse devant lui, nouveau sphinx mystérieux et terrible, le problème de l'au-delà. Et il interroge avec angoisse: pourquoi le mal, pourquoi la souffrance, pourquoi l'injustice régnant en ce monde, s'il existe une Providence?...

*Laisse les saintes paraboles,
Les pieuses suppositions,
Et scrutons sans vaines paroles
Les infernales questions.*

*Pourquoi, sanglant et misérable,
Le juste traîne-t-il sa croix,
Quand, tel un vainqueur, le coupable
Chevauche, fier et sans émoi?*

*D'où vient cela? Notre-Seigneur
N'a-t-il pas la toute-puissance?
De ce mal, est-ce lui l'auteur?
Ah! ce serait trop d'insolence!*

*Nous interrogeons sans répit,
Quand dans la bouche (24) on nous enfonce
Un peu de terre, et c'est fini!...
Mais est-ce bien une réponse? (25).*

(Traduction inédite d'A. de Tréverret).

(23) Lazare. Hélène, (XIX).

(24) Le mot allemand « Maul » est plus énergique.

(25) Appendice au livre de « Lazare », (I).

D'humeur alternante, de par sa nature même, il avait jadis des phases d'espoir intense: quelle joie de vivre, lorsqu'il écrivait: « Le soleil se meut trop lentement, je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin qu'ils s'élançassent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de désirs, oh! alors un bonheur inouï me pénètre... Les vents du soir se jouent contre mon cœur rugissant, comme des jeunes filles caressantes, les astres m'appellent à eux, et je m'élève, et je m'élançe au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes ».

Et maintenant avec désespoir: « Le rideau tombe, la pièce est finie: dames et messieurs s'en retournent au logis... Voici maintenant le théâtre muet: joies et lumières, tout s'est éteint. Mais écoutez! un bruit sourd et piteux se fait entendre non loin de la scène vide. Peut-être une corde qui a sauté à quelque vieux violon? Plusieurs rats trottaient çà et là dans le parterre, lamentablement, et tout empeste l'huile rance. La dernière lampe expire en un sifflement désespéré et s'éteint. Cette pauvre lumière était mon âme » (26).

Dans ces instants d'atroces souffrances, Heine se trouve en proie à ce douloureux pessimisme qu'il traduit en poésies moroses, en visions fantastiques où s'extériorisent son angoisse et les hallucinations de l'opium qui le hantent, réalisant parfois ce phénomène du « double » comme dans les « Nuits » de Musset.

Plus que jamais reviennent les mots « Im Traume », « en rêve », si fréquents dans son œuvre poétique. Le mal, à la longue, l'avait aigri, il était devenu méchant, rancuneux, terrible pour ses ennemis. Dans ses « Mémoires » il écrivait avec orgueil : « Je les tiens, morts ou vifs, ils ne m'échapperont pas. Gare à qui lira ces lignes, s'il a osé s'attaquer à moi ! Heine ne meurt pas comme le premier venu et les griffes du tigre survivront au tigre lui-même ». Mais ceci s'oublie, comme ses chantages, ses indécatesses, en regard des tortures qu'il endura. Aux approches du trépas, il revient aux saines croyances de son enfance, sa foi en Dieu réapparaît, et voici que ressuscite le Heine des bons jours, au cœur charmant, à l'esprit plein de finesse. « Chez lui, c'était et cela devait rester jusqu'à la dernière heure la même fantaisie indomptable, les mêmes audaces de pensée et de langage, la même souplesse d'esprit, la même horreur de la sensiblerie creuse, le même mélange charmant de tendresse profonde et de cruelle raillerie qui l'on fait proclamer immoral par tous ceux qui, par éducation comme par caractère, ne peuvent comprendre les fougues et les contradictions de l'artiste » (27).

(27) Camille Selden. Les derniers jours d'Henri Heine.

Conclusions

I. — H. Heine est un malade, ceci ressort des témoignages de ses contemporains, et aussi de ses aveux conscients ou involontaires dans sa conversation, sa correspondance et son œuvre.

II. — De vieille souche israélite, la consanguinité de sa race le prédispose peut-être aux manifestations nerveuses et aux troubles affectifs. De plus son père a été un instable psychique, sensuel et aimant le plaisir, mort sans doute d'un ramollissement cérébral.

III. — Dès le jeune âge, le poète se présente comme un « petit névropathe », avec nettement quelques-unes des tendances psychasthéniques, telles que les conçoit M. Hesnard. Ces anomalies psychiques sont favorisées au cours de son existence par des meurtrissures sentimentales, des déboires d'ordre familial, religieux ou politique et par sa maladie. Heine nous apparaît comme un émotif, un impulsif, un impressionnable,

un instable, enclin en outre à l'hypocondrie. Ce dernier travers s'amplifie à la faveur de sa maladie de la moelle épinière.

IV. — Il semble avoir contracté la syphilis tout jeune, sans doute entre 17 et 20 ans. A 33 ans, débute chez lui une syphilis nerveuse, très probablement un tabes, dont l'éclosion est facilitée par la fragilité héréditaire de son système nerveux, par ses soucis et ses excès, par l'insuffisance du traitement. L'affection a évolué chez lui, avec un luxe de symptômes de plus en plus graves; il meurt en 1856 dans la cachexie, après avoir fait diverses complications cérébro-médullaires.

V. — Son œuvre, essentiellement personnelle, est le reflet fidèle de son tempérament, dont elle traduit toutes les fluctuations et toutes les anomalies au cours de l'existence. Sous son éclat et son attrait, on décèle sans peine l'impulsivité, l'égocentrisme, l'instabilité de l'auteur.

Le tabes, dont Heine a subi les tristesses, mais non ces troubles psychiques surajoutés que crée parfois le tréponème dans cette affection, loin d'amoinrir son talent lui a seulement donné un tour nouveau. Il a fourni au poète des sources neuves d'inspiration, qui l'ont rendu plus sincère et plus poignant. En changeant son mode d'existence, en influant sur ses goûts et sur son imagination, il a marqué son œuvre de façon indélébile. Mais l'activité intellectuelle du malade n'a pas cessé un instant: il a écrit sans trêve jusqu'à la fin,

ses plus beaux vers sont peut-être ceux où il chante ses souffrances. Ces cris de désespoir ou de révolte, réfrénés par un stoïcisme admirable, font véritablement de Heine le poète de l'Ataxie.

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LEPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
GUIART.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 8 Novembre 1930.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOSEPH GHEUSI.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
INTRODUCTION	1
<i>Chapitre premier.</i> — Hérédités	5
<i>Chapitre II.</i> — Sa vie	13
<i>Chapitre III.</i> — Sa maladie	31
<i>Chapitre IV.</i> — Un aperçu psychologique	51
<i>Chapitre V.</i> — Quelques traités du tempérament et de la maladie à ravers l'œuvre	65
CONCLUSIONS	81

